

Du même auteur :

- **2001** « Le Ben Aneur Factotum » dans un ouvrage collectif publié par la mairie de Nanterre
- **2006** « Coup de Soleil sur le Caillou » recueil de nouvelles (éditions l'Harmattan)
- **2006** « La Balade de Petit Tricot » un livre pour enfants illustré par des jeunes mélanésiens de Hienghène (Graphynord) et publié par le service de l'enseignement de la province en plusieurs langues vernaculaires
- **2008** « Le Calédonien » roman d'aventures (éditions l'Harmattan)
- **2009** « Le Silure des Davenport » roman (éditions de Polar)
- **2009** « Entropie » recueil de nouvelles (éditions Edilivre)

Joël PAUL

Mes nuits avec Roymata

Nouvelles

**Editions Paterna Paternis
Tél. : 43.51.12
B.P. 232 – 98810 Mont-Dore
Nouvelle-Calédonie**

© 2013 – Joël PAUL

Tous droits réservés – Reproduction interdite sans autorisation de l'auteur.

Image de couverture : Joël PAUL

L'auteur et le buste de Vasily Mikhailovich Golovnin, premier navigateur européen à visiter, en 1809, l'île de Tanna après le capitaine James Cook

Mes nuits avec le roi Mata

(La cinquième vessie)

Comprimé entre les bras de mon trop étroit siège de l'Airbus d'Aircalin comme un pied dans une chaussure neuve, j'avais à peine eu le temps de terminer de remplir les cartes de débarquement de ma femme, mon fils et moi, que l'avion débutait sa manœuvre d'approche pour attaquer sa descente vers Port-Vila sur l'île de Vaté (Éfaté pour les anglophones).

Il fallait déjà reboucler la ceinture que nous n'avions pas eu le temps de dégrafer et passer nos verres vides à l'hôtesse pressée de débarrasser. Comment apprécier le plaisir du voyage dans de telles conditions ? Le whisky-glace que j'avais avalé, rapido presto, n'avait même pas suffi à me détendre mais la jubilation de Patrick d'être en avion et la satisfaction de mon épouse d'avoir fait le plein de parfums et de produits de beauté de marque, soi-disant moins chers en « duty free » à l'embarquement à Tontouta, suffisaient à me faire supporter les petits désagréments du confort et la corvée de paperasse. En voyage, j'étais toujours le guide et le responsable scribe

pour toute la famille, une mauvaise habitude que j'avais donnée à mes proches : « laissez faire papa ».

Je m'apprêtais, une fois de plus, à retrouver la république de Vanuatu, Ripablik blong Vanuatu, en Bichlamar, un pays que j'avais maintes fois visité mais j'y retournais toujours avec plaisir. Vanuatu est une destination proche pour les Calédoniens mais suffisamment dépaysante pour se couper de Nouméa, petite capitale devenue peut-être trop moderne avec le stress inhérent. Vila, capitale du Vanuatu ressemblait au Nouméa que j'avais connu quarante ans plus tôt. Aller à Vanuatu c'est un peu faire un retour dans le passé colonial. Même si ce n'était plus les Nouvelles-Hébrides de l'époque du condominium, le bichlamar, le français, l'anglais et le climat presque équatorial de l'archipel forment une mystérieuse alchimie, une soupe exotique qui m'a toujours donné l'impression d'un retour au temps des colonies à chacune de mes visites.

L'appareil toucha lourdement la piste de l'aéroport Bauerfield. Un nom d'aéroport qui exhalait, à lui seul, un parfum d'aventure, de l'inspiration, du rêve pour mon imagination fertile. Pilote américain pendant la guerre du Pacifique, le lieutenant-colonel Bauerfield me transportait immédiatement, en pensée, à Guadalcanal, à Hawaï. Déjà dans ma tête, ce n'était plus la turbine du réacteur de l'A 320 que j'entendais mais le vrombissement des hélices de mon chasseur F4U Corsair. Ma femme me secoua pour que je prenne nos bagages à main sans parvenir à me sortir complètement de mes rêves, car j'étais déjà dans la peau d'un héros de la Guerre du Pacifique en retour de mission. Un

bourbon, du vrai du Kentucky, m'attendait au mess car je venais de descendre mon huitième Japonais. J'allais être la vedette du jour.

— Tu rêves ou quoi, papa ? Ce n'est pas notre sac que tu as pris !

— Ho ! Papa rêve un peu mon fils. Excusez-moi monsieur.

— De rien, ça arrive à tout le monde, me répondit un grand type avec accent australien très prononcé.

— Papa, ce sac-là n'est pas à nous non plus.

— Décidément !

Je dus quitter momentanément mon uniforme américain pour récupérer nos bagages. Je les répartis aussitôt entre nous trois. Le sac avec la Nintendo pour Patrick, ma sacoche avec les indispensables passeports pour moi ainsi que le sac en plastique transparent des bouteilles d'alcool et l'autre paquet « duty free » contenant la parfumerie de luxe française qui m'avait coûté une fortune pour ma petite femme. Dung, mon épouse, ne s'étonna pas de ma distraction. Elle avait deviné que je m'étais absenté un instant dans un projet d'écriture ou d'un fait historique qui avait resurgi du passé que je visionnais dans mon cerveau. J'avais cette habitude de gommer les personnages contemporains pour les remplacer par ceux du passé, un flashback qui m'amusait. Elle connaissait bien son bonhomme mon épouse. Par contre, Patrick mon fils se demandait de quel agité du ciboulot de papa il avait hérité. Il y avait d'autres enfants dans la carlingue qui attendaient pour descendre comme nous, alors il ne tenait pas à se faire remarquer en devenant le fils du débile.

Lorsque que nous posâmes nos pieds sur le tarmac, la chaleur moite nous saisit un peu mais après la première goulée d'air saturée d'eau, nous fûmes rassurés d'être vivants, l'air était respirable. J'expliquai rapidement à Patrick, qu'en cette saison, nous étions le 11 janvier 2010, en plein été austral, il fait ici moins chaud qu'à Nouméa où la température oscillait autour des 32°C mais les 28°C vanuatans avec 95% d'humidité provoquaient une sensation de chaleur beaucoup plus grande. J'ajoutai que des branchies seraient plus efficaces que des poumons pour respirer en cette saison. Cette dernière précision le laissa sceptique. Il se demanda si je plaisantais. Il tenait un peu de moi et son imaginaire était peuplé de monstres, de mutants, de personnages reconstitués comme dans le film Avatar, alors des branchies, pourquoi pas !

Mes rêveries m'avaient transporté d'un bond en arrière, dans le temps. J'eus envie de saluer militairement les contrôleurs qui observaient la descente des passagers pour faire le pitre mais la surveillance de mes éventuelles bêtises, exercée par mon garçon, me retint de le faire. Je venais pourtant d'abattre, certes en rêve, un jap après un looping d'enfer, à la limite de la rupture des structures de mon zinc. Ce n'était pas rien tout de même. Patrick me regarda. Il semblait deviner que j'étais encore en train de fantasmer. Complice, je lui souriais, il me renvoya mon sourire avec son joli minois. Je l'inquiétais un peu mais il admirait son papa rêveur, à condition que je ne me fasse pas trop remarquer. Sa timidité préado ne le supportait pas. L'attente dans le minibus où nous avait placé un chauffeur anglophone, un Blanc d'origine australienne, nous sembla interminable malgré les petites serviettes éponge glacées et roulées, comme dans un restaurant japonais, qu'il nous avait remis.

— Papa, elles puent les serviettes. (La vérité sort toujours de la bouche des enfants)

— Oui, c'est vrai mais il fait tellement chaud que s'éponger avec me fait du bien.

— Tu vas attraper des boutons.

— Il faudrait vraiment qu'ils arrivent les deux Japonais qui doivent embarquer avec nous. À coup sûr, ils sont perdus. Les Japonais, à l'étranger, s'ils n'ont pas un guide qui les regroupe derrière un petit drapeau, ils se perdent. Je vais au devant des Nippons, annonçai-je à ma femme et à Patrick avant de m'extirper péniblement du mini-siège du minibus.

J'étouffais, je transpirais à grosses gouttes en arpentant le trottoir qui longe l'aérogare pour retrouver notre chauffeur. Je finissais néanmoins par apercevoir mon Poken de conducteur parmi la foule bigarrée de Vanuatans chargés de colis, souvent des gros cartons de marchandises de la diaspora de Nouméa qui venaient d'être débarqués de la soute. Il y avait aussi des paniers en palmes de cocotier tressées en provenance ou partance des îles, regroupés en tas dans un imbroglio de touristes traînant des valises à roulettes et de passagers candidats à l'embarquement encombrés de leurs propres bagages en sus de souvenirs. Ils emportaient des objets, en bois sculpté, hors dimensions pour entrer dans une valise, sans oublier les colis de viande que certains venaient parfois récupérer de la chambre froide. Une particularité du pays, l'autorisation à l'export de l'excellente viande de bœuf du Vanuatu dont les Calédoniens raffolent. L'aéroport de Vila est coloré, parfumé, exotique à souhait mais avec la moiteur le charme ne dure pas longtemps.

Mon driver semblait désespéré en regardant arriver le couple de Japonais traînant une montagne de bagages pour passer trois ou quatre jours sur Efaté. Pour gagner du temps, je l'aidai à hisser le barda nippon dans le coffre avant de revenir m'asseoir auprès de mes deux amours. J'étais vanné après cette première heure de vacances. Nous avons traversé la ville sur des routes pavées de mauvaises intentions, des nids de poules certainement abandonnés volontairement pour ralentir la vitesse et réguler la circulation. Notre chauffeur slalomait entre les trous sans parvenir à les éviter tous. Nous étions secoués comme des pruniers. Il n'était pas loin de 22 heures, Port-Vila, presque dans la pénombre par rapport à Nouméa, à cause de son éclairage public inexistant, paraissait un peu sordide. Nous étions bien dans une capitale du tiers monde. Je lisais de la déception dans les yeux de ma femme et de mon fils mais comme je connaissais bien Vila, j'étais certain de pouvoir effacer cette mauvaise impression dès le lendemain. Pour l'instant, la descente chaotique dans une ruelle défoncée encore moins éclairée que les rues parcourues pour y arriver, me laissait à penser que je n'avais peut-être pas choisi le bon hôtel. Pourtant, sur les prospectus le Peppers avait l'air séduisant.

Le chauffeur, fatigué de sa journée, nous largua dans notre bungalow, sans autre cérémonie, avec quelques explications incompréhensibles. Nous fûmes néanmoins rassurés en découvrant le bungalow. Le confort était bien là mais sans la climatisation. Des plafonds hauts, des brasseurs d'air et des moustiquaires donnaient une touche exotique à notre intérieur boisé. De plus, l'ensemble était d'une propreté impeccable. Je m'aventurai à demander au chauffeur qui déposait la dernière

valise, en suant haut et fort, s'il y avait un snack ouvert dans l'hôtel. Il me rassura de suite en mimant que les serpents ne pouvaient entrer. « Thank you, bye ! » Il fila (à l'anglaise).

— Est-ce qu'il a compris de quoi tu parlais me dirent d'une même voix Dung et Patrick.

— Hélas, non. Je ne parle pas assez bien le poken¹, c'est dur la culture sans maîtriser la langue de Shakespeare dès que l'on quitte notre Caillou. Pour ce soir, on se contentera des biscuits, du thé et des chocolats achetés au duty free.

— Si c'est ça les vacances ! me répondit Patrick en bougonnant

— Je m'en fiche moi, j'ai mon Jack Daniels et j'ai repéré des glaçons dans le frigo. (Jack est un compagnon de voyage que je n'oublie jamais d'emporter. En vacances c'est « no limit » avec parfois des conséquences inattendues comme vous allez le découvrir)

S'en suivit une petite discussion pour le choix des lits avant un déballage partiel de nos affaires dans le ronronnement des brasseurs qui étaient tous en branle à vitesse maximum. Mon épouse et mon fils étant endormis, j'allais enfin, un verre de scotch en main, pouvoir en toute tranquillité me replonger dans mes rêveries. J'ai toujours aimé avoir le temps de m'imprégner d'un lieu. Je savourais le plaisir d'être caressé par le souffle de l'air brassé, de me laisser emporter par le cliquetis du mécanisme du ventilateur mélangé aux sons de l'extérieur amenés par les alizés à travers les moustiquaires, vent, clapotis, rires lointains ou cris d'oiseaux nocturnes étouffés par le noir des ténèbres. L'endroit se prêtait aux chimères. Nous étions

¹ L'anglais pour le Calédonien

sur l'une des nombreuses îles de Vanuatu, une chaîne volcanique dessinant un Y jusqu'aux îles Salomon. Certaines de ces îles ne sont jamais visitées et leurs habitants y vivent encore d'une manière très primitive. D'île en île on peut remonter jusqu'en Papouasie, jusqu'en mer de Chine, par sauts de puce avec un petit voilier par exemple. Le risque de faire de mauvaises rencontres n'est pas négligeable, du fait de l'isolement de ces îles par rapport à la civilisation même si nous ne sommes plus à l'époque de Bougainville, Cook, ou du fameux capitaine Bligh. Bligh, le héros de mon ami Riquet Goiran qui n'est malheureusement plus là, pour nous raconter sa version de la révolte du Bounty. Le héros de l'expédition du Bounty, ce n'est pas le fringant Fletcher à la sauce d'Hollywood mais le capitaine Bligh. Un vrai marin qui fit partie des expéditions Cook et qui réussit l'exploit de rejoindre l'Australie avec sa baleinière, après la mutinerie en ne perdant qu'un seul homme, après une traversée du Pacifique avec sa seule mémoire en guise de carte. Tous les vrais marins le savent, Bligh c'était quelqu'un. Riquet Goiran n'avait de cesse de le répéter, il avait sillonné toutes les mers du monde avec le commandant Cousteau sur la Calypso. On pouvait lui faire confiance pour juger les gens de mer. Je revoyais Riquet enflammant son auditoire au musée maritime de Nouméa en racontant avec fougue sa version de la mutinerie.

Mon scotch était à peine entamé que j'étais déjà loin, loin, mais la fatigue me gagnait, je somnolais. Les pales du brasseur d'air au-dessus de mon lit m'hypnotisaient. Je n'allais pas pouvoir résister longtemps à l'appel du sommeil mais le ronronnement m'empêchait aussi de dormir en ramenant d'autres souvenirs liés au Vanuatu, aux Nouvelles-Hébrides, à

l'hôtel Rossi du Port-Vila de ma jeunesse. Ma première découverte de Vanuatu remontait à la fin des années soixante lors d'une escale avec Le Calédonien² après un inoubliable voyage. Une dernière escale de rêve avant mon arrivée à Nouméa en plein boum économique. C'était déjà, à l'époque, à cause du nickel.

Quelques années plus tard, j'y étais retourné avec mon ami Georges pour un séjour plus long. Un séjour pour quitter la folie de ces années « cow-boy » d'une Nouvelle-Calédonie en pleine révolution avec des milliers de migrants qui débarquaient pour faire fortune et profiter de la manne des retombées du nickel. Le nickel se vendait à prix d'or, les marchands de canons en avaient besoin, la guerre du Vietnam était à son paroxysme. À Nouméa, c'était la fiesta en continu avec les rouleurs qui descendaient de la mine ou des expatriés en déplacement qui flambaient sans compter en buvant comme des trous pour oublier le travail. Pour récupérer de ces excès et de ces orgies de whisky, de ces coups de fête mémorables, partir se reposer avec Georges, natif de Vila, n'était sûrement pas la meilleure idée car ils ne suçaient pas de la glace les vieux néo.

Plus tard, avant l'indépendance, j'y étais retourné pour l'exploration d'autres îles telles que Santo, Mallicolo, Tanna et surtout Pentecôte où j'avais assisté à un mémorable saut du Gaul, après un périple en caboteur dans les relents de coprah qui me remontaient encore aujourd'hui dans les narines. Le sommeil continuait ses appels du pied mais des souvenirs

² Voir mon roman Le Calédonien aux éditions l'Harmattan

remontaient à ma mémoire. Espiritu Santo plus particulièrement Luganville et le million de Dollars Pointe, « million Bay » par exemple où gît l'épave du commandant Coolidge, coulée pendant la Guerre du Pacifique. J'ai vu, avant qu'ils ne disparaissent mangés par le sel et la rouille, ces tonnes de matériels coulés, abandonnés par les Américains. Une armada incroyable repose dans les eaux du Pacifique. Des bateaux fantômes qui croisent sûrement celui de Pirates des Caraïbes lors des terribles cyclones qui balaient la région. Les tempêtes réveillent les bateaux fantômes, paraît-il. J'aspirais au sommeil mais cette résurgence de souvenirs m'agitait beaucoup trop. Mes aventures passées se bousculaient dans ma tête. Enervé, je bougeais, au point de réveiller mon épouse. Elle râla. « Arrête de boire », me dit-elle d'une voix cotonneuse. Vexé, je m'endormis presque aussitôt après la remontrance de ma chère moitié mais un cri de femme me fit bondir, un autre rêve que je stoppai de suite en coupant le circuit des neurones des cauchemars. Ma femme avait bien fait de me ramener sur Terre, le lendemain, je devais être présentable. J'avais rendez-vous avec Norman June de la National Library et je devais aussi me rendre à la librairie publique de Vila pour faire un don. Deux obligations que je m'étais fixées avant de me consacrer aux vacances et à la famille. Le bourdonnement sourd et ininterrompu de mon brasseur d'air, la chaleur et l'effet de l'alcool eurent raison de ma résistance. Je répondis à l'appel de Morphée mais des claquements du cadre d'une des moustiquaires soulevé par une brise de mer asthmatique me firent encore sursauter deux ou trois fois. Ma femme devait être soulagée, je ne remuais plus mais je ronflais aussi bruyamment que le Yasur. Il ne lui restait plus qu'à se faire une danse du Toka pour conjurer le sort.

Réveillé par le gazouillis des oiseaux, le sifflement des merles des Moluques et le tapotement inéluctable des moustiquaires soulevées par la brise bienveillante du lagon, je découvris, avant d'être rapidement rejoint par mon épouse, la splendeur de l'endroit. De notre balcon, un petit paradis, un jardin d'Eden s'étalait devant nos yeux. L'obscurité profonde de la nuit de notre arrivée nous avait empêché de voir l'espace aménagé, garni de plantes tropicales, en massif, harmonieusement dressées autour de l'hôtel, qui descendait jusqu'au bord de mer. Nous avions vue sur un paysage enchanteur de notre terrasse, un ravissement qui nous charmera chaque matin au réveil. Une piscine, au reflet bleu turquoise, noyée dans la verdure nous tendait les bras au bord d'un faré restaurant recouvert de chaume dans la pure tradition mélanésienne. Le lagon d'Erakor, paisible comme un lac amazonien, inspirait une quiétude de bon aloi. L'autre rive, proche et bien visible, était bordée d'une végétation luxuriante, une véritable forêt équatoriale, pourtant nous étions à deux pas de la ville. Des pirogues à balancier étaient déjà de sortie. Certaines immobiles attendaient qu'un pêcheur assis placidement sur la proue ou la poupe du tronc évidé, les yeux rivés sur sa ligne tendue, retenue pincée entre le pouce et l'index, sente la touche. D'autres pirogues, propulsées par des coups de rame énergiques, vers Dieu sait quel coin de pêche secret, filaient sur une eau à peine ridée par la brise légère qui soufflait. Nous étions bouche bée devant ce spectacle de carte postale. Je n'avais jamais séjourné au bord du lagon d'Erakor dans un bungalow de luxe comme celui-ci au cours de mes autres séjours. Je trouvais l'endroit idyllique. C'était pour épater ma femme que j'avais choisi ce lieu, j'étais le premier médusé. En attendant que mon fils se réveille, et pour profiter

de la piscine presque à l'aplomb de notre balcon, pour moi seul à cette heure matinale, je décidai d'aller faire trempette.

Serviette autour du cou avec un maillot de bain partiellement masqué par ma bouée, en substance adipeuse autour du ventre, je m'approchai à pas feutrés de la petite piscine tandis que ma femme, du haut du balcon, admirait son Apollon. Un Apollon qui ausculta attentivement le fond en arrivant car « ça gigotait dur » sur le carrelage. Deux crabes avaient élu domicile dans le bassin et cherchaient en braquant leurs pinces ouvertes comment sortir de cette cuvette chlorée.

Une grosse crevette recroquevillée m'intrigua, une crevette qui se noie, c'était louche. Ma petite vietnamienne d'épouse devait se demander pourquoi son héros tardait tant à descendre dans l'eau. Pour ne pas réveiller les autres locataires de l'hôtel je m'abstins de lui donner des détails. En restant en surface, j'estimais pouvoir éviter de me faire mordre les testicules, je me jetai à l'eau. Mais en m'approchant de ma crevette, je découvris une énorme scolopendre heureusement morte mais ragoûtante. Je fis quelques brasses, un peu de planche pour me rafraîchir puis je remontai rapidement au bungalow pour raconter mon aventure à Patrick et l'inviter à en faire autant. Evidemment, il refusa.

Etourdis par ce réveil enchanteur, mon épouse et moi décidâmes de passer à l'heure équatoriale indépendamment d'un décalage horaire qui n'existe pas entre Nouméa et Vila. Sans précipitation, au rythme du pays, nous sommes descendus à la réception pour remplir nos fiches et prendre quelques renseignements en oubliant volontairement de nous préoccuper de l'heure. Après un gargantuesque petit déjeuner

réparateur nous entreprîmes, sur les conseils « avisés » du francophone de la réception, de rejoindre la ville distante de 20 minutes à pied d'après notre guide. De plus, avait-il précisé, nous passerons à proximité de la National Library située derrière le musée en face du Parlement. Un plan parfait pour moi qui souhaitais rencontrer Norman June. « Ok, let's go ! » Je me sentais d'attaque en ce premier jour vanuatien. Trois cents mètres plus haut, après avoir gravi la côte pour rejoindre la Captain Cook avenue qui borde la presqu'île, au bord de l'asphyxie, trempé jusqu'aux os et complètement décomposé, je pris vraiment la mesure de la chaleur et surtout des 97 % d'humidité qui nous enveloppaient quelques heures après le lever du soleil. Lorsque j'arrivai au musée sous les regards inquiets de mon fils et de ma femme, persuadés qu'avec mes 130 kilos, j'allais exploser ou faire un malaise d'un moment à l'autre, j'entrai sans me préoccuper du guichet. La préposée, derrière son judas, n'osa pas m'arrêter probablement certaine d'avoir affaire à un mourant qui voulait finir au pied d'un totem pour passer plus facilement dans l'au-delà. Vingt minutes plus tard, elle osa venir timidement me réclamer les billets entre deux tambours d'Ambrym, géants debout. Pour souffler, j'avais posé mon fessier sur un tambour, d'une valeur inestimable, que j'utilisais comme un banc parce qu'il était couché au lieu d'être dressé pour diffuser sa magie. Elle n'eut pas la hardiesse de me faire une remontrance mais son regard réprobateur me fit comprendre mon impolitesse. Je m'excusai de cette entrée fracassante en expliquant brièvement notre parcours à pied. Après avoir récupéré, je jetai un œil sur les pièces en exposition en m'attardant sur les photographies des sépultures du Roymata ou Matta mises à jour par José Garanger. J'avais déjà vu ces photographies et entendu parler

de cette histoire. La légende autour de ce grand roi me turlupinaït depuis plus de quarante ans. Lors de mon premier passage à Vanuatu qui s'appelait encore Nouvelles-Hébrides, les quarante-sept squelettes des tombes des sacrifiés avec le Roi Mata venaient d'être mis à jour. La légende venait d'être confirmée, un événement pour Efaté et une révélation pour le monde scientifique. J'avais été touché par cette histoire, d'autant qu'à l'époque, je sortais du cocon familial. Je venais de m'éveiller au monde après quarante cinq jours de mer pour rejoindre mon père en Nouvelle-Calédonie. Je découvrais, avec cette escale en pays mélanésien, le monde des mythes et des légendes du Pacifique mais mon étonnement et mes découvertes iront crescendo car j'allais plus tard en Calédonie découvrir le monde mélanésien kanak. Les gens d'Efaté étaient aussi très impressionnés par cette histoire qu'ils se racontaient depuis des siècles mais que certains qualifiaient de légende.

Avant que les fouilles ne commencent, le tabou sur l'endroit perdurait depuis plus de cinq cents ans. L'herbe sur les tombes n'avait jamais repoussé. Après les fouilles et la levée du tabou, bien que tout fut remis en place, même les bijoux, les innombrables bracelets de dents de cochons qui ornaient les bras des chefs, l'herbe se mit à repousser, une anecdote, entre autres, qui m'avait fortement marqué. Parmi ces photographies jaunissantes exposées au musée, je fus interpellé par un petit squelette, lové amoureusement contre celui plus grand d'un homme, du roi Mata peut-être. Le squelette de cette jeune femme, enserrant d'une jambe et d'un bras comme une amante endormie son amour de guerrier, était une image très forte.

Ces squelettes enlacés, unis dans la mort, étaient troublants sachant que cette femme avait été enterrée vivante comme les autres. C'était l'histoire extraordinaire de la fin de Mata, une légende confirmée par l'archéologue français. Les proches du roi avaient été enterrés avec lui vivants ! Les squelettes retrouvés attestaient la légende. J'expliquai rapidement à Patrick cette histoire avant de me diriger vers la National Library et faire le don d'un de mes livres à Norman June. La position des squelettes photographiés, surtout celui avec la jeune femme, venait de susciter un nouvel intérêt pour cette extraordinaire histoire. Je cachai mon émotion à Patrick. Il était encore jeune et mon rictus révélateur, à l'évocation de ce fait devenu historique, m'interdisait de continuer à lui parler des enterrés vivants. Norman me reçut comme une personnalité. Elle apprécia mon cadeau. Elle évoqua rapidement ses souvenirs avec moi. Arrivée en 1964 dans le Pacifique, elle avait connu tous les grands noms de l'ethnologie et des sciences humaines spécialistes de la Mélanésie des quarante dernières années. Une bible vivante que je quittai avec regret mais mon court séjour ne me permettait pas de profiter du savoir de cette nouvelle connaissance. Vacciné contre la marche à pied, c'est en minibus que nous fîmes le reste du trajet pour nous rendre à la librairie publique non loin de la Bred Bank. Les banques, nombreuses à Vila, sont les repères les plus facilement identifiables pour les chauffeurs de taxi. C'est cela aussi Port-Vila, une profusion de banques lessiveuses aux dires de certains. Une fois mes livres déposés avec le plaisir d'avoir reçu un accueil aussi gratifiant qu'à la National Library, je pouvais me consacrer entièrement à ma famille pour cette semaine à passer dans l'île d'Efaté. L'incontournable marché

sera notre première étape. La profusion de fruits et surtout de mangues, que ma femme adore, débordaient des étals. Nous les avons aperçus en passant en longeant le bord de mer pour rejoindre le centre ville. Méfiants à cause de la chaleur et de notre première expérience de trek vanuatan, nous étions néanmoins certains que même en faisant un détour par les bazars des produits artisanaux le long de Lini Highway, il n'y avait que cinq minutes à pied pour atteindre ce fabuleux marché ouvert jour et nuit sept jours sur sept.

Tout en cheminant vers le marché, le nom de l'avenue principale de Vila me rappela mes souvenirs du rival de l'illustre leader, le francophone Jimmy Steven du Nagriamel. Le pauvre dissident francophone fera dix ans de prison pour s'être opposé à l'anglophone Lini et être entré en sécession après l'indépendance. Je me souvenais bien de lui car peu de temps avant l'accession des Nouvelles-Hébrides à la souveraineté, j'étais allé dans son fief à Fanafo. J'avais eu quelques jours d'attente à Santo, avant d'embarquer sur un caboteur pour me rendre sur l'île de Pentecôte, pour assister à un saut du Gaul inoubliable. Une manifestation parfaitement réussie pendant la vraie période traditionnelle, celle de la maturité des ignames tandis que les lianes sont souples et solides. Les chants des femmes encourageant les sauteurs et la magie du lieu résonnaient encore dans ma tête.

Le marché de Vila n'avait pas changé. Toujours cette profusion de fruits et légumes : noix de coco, bananes, papayes, ignames, yams (manioc), caramboles, corossols qui recouvraient les étals aux pieds desquels femmes et enfants sur des nattes campaient. La plupart des marchands viennent des

îles voisines ou de l'intérieur. Ils attendront d'avoir vendu leurs ballots de fruits ou légumes en feuilles tressées pour repartir. Ils resteront plusieurs jours si nécessaire. Sur le marché, on dort, on se nourrit, on se retrouve. On y fait plus que du commerce, c'est le lieu de rencontres ou de rendez-vous de Vanuatu. Pour nourrir cette multitude de clients, de chalands et de vendeurs, une partie des tables du marché est réservée à la restauration. Il est possible de jour comme de nuit de boire un café, un thé ou de consommer des plats traditionnels, des lap-lap variés tels que des pavés de manioc, une sorte de bouillie élastique, avec un morceau de poulet ou un poisson servi sur une feuille de bananier pour une somme modique. On peut se restaurer pour trois fois rien au marché à condition de rester dans la nourriture traditionnelle. Le marché est folklorique, coloré, vivant. C'est un lieu incontournable pour photographier au sens propre et figuré le pays. Dung était enchantée de retrouver des fruits et légumes qui lui rappelaient son pays d'origine, le Vietnam. Au fur et à mesure que nous avancions d'étal en étal, mes bras devenaient lourds en se chargeant des fruits qu'elle achetait pour les déguster à l'hôtel. En fait, elle faisait son marché surtout pour le plaisir car ce n'était pas cher et que nous étions en vacances. Le seul inconvénient, c'était le poids de ses courses à transporter avec cette chaleur omniprésente qui me faisait suer comme un docker qui décharge un bateau en plein cagnard. Heureusement que le marché est aussi l'endroit où stationnent les taxis et les minibus qui me déchargeront du poids de notre gourmandise. Nous étions à mi-journée de notre premier jour, le dépaysement était total. Au lieu de dire hello ! On nous disait Alo et How are you ? Devenait : Olsem wanem, i oret ? En bichlamar. Je me régalaïs d'entendre parler le bichlamar.

Avec mon anglais médiocre j'avais l'impression de comprendre et même parler ce sabir. Chargés de fruits à déguster, nous décidâmes de rentrer au plus vite à l'hôtel. Notre première après-midi de vacances se partagea entre mer, piscine et fruits. Le soir venu, bien que les bonnes tables ne manquent pas à Port-Vila, nous optâmes pour le barbecue à l'australienne, une soirée dans l'hôtel avec orchestre traditionnel mélanésien et dégustation de produits locaux. Je savais par expérience que ces démonstrations étaient surtout destinées aux anglophones de Perth ou de Sydney mais nous avons décidé de jouer aux vrais touristes.

Sous un ciel étoilé, que la météo de Nouméa avait annoncé couvert pour toute la semaine, confortablement installés sous le grand faré de l'hôtel, nous avons poliment écouté l'exposé d'un gentil organisateur local sur les fruits tropicaux qui poussent à Vanuatu. Des fruits que mon épouse et moi connaissons depuis toujours puisque les mêmes poussent en Nouvelle-Calédonie. Nous assistâmes, sans grand intérêt, à diverses démonstrations sur l'épluchage ou la préparation des produits locaux sur fond musical d'un big band mélanésien déchaîné. Le punch de bienvenue et la dégustation de kava contribuèrent à mettre de l'ambiance. La soirée démarra mollement mais lorsqu'ils partent en bringue les Anglo-saxons nous valent bien, la bière aidant, la soirée fut très animée. C'est le kava servi avec l'apéritif qui fut le temps fort de la soirée. J'avais déjà fait l'expérience d'un shell dans un nakamal, je n'avais pas aimé le goût terreux et poivré du fameux jus de racines. Un bon kava, bien tassé, vous donne une sensation d'anesthésie comme après l'intervention chirurgicale d'un dentiste. Bien que la soirée fût agréable nous regagnâmes notre bungalow avant la fin des festivités. Patrick et Dung tombaient

de sommeil, à cause du kava ou de la fatigue ils étaient KO. Moi, dopé au punch et autres boissons pas très hygiéniques que j'ingurgite facilement avec excès quand l'ambiance s'y prête, « j'avais la boulette », comme on dit en Calédonie. Mon excitation durant ma première nuit et la perspective d'une autre du même acabit inspira à ma femme de prendre une décision sans appel : « Je dors avec Patrick dans l'autre lit de sa chambre », fermez le ban. Je n'insistai pas sachant que cela devait être pénible pour elle de supporter un gros bonhomme qui ronfle comme un sapeur en plus de bouger sans arrêt. De plus, elle n'avait sûrement pas su faire une bonne danse du Toka pour faire taire le Yasur de la nuit précédente. Je souriais de mes pensées stupides. Je ne protestai pas car la perspective de me retrouver seul pour rêvasser, un petit bourbon-glace pour la route, me plaisait bien. J'aimais ressasser, seul dans la pénombre, mes souvenirs, chercher des idées d'aventures pour des héros qui prendront vie dans un de mes futurs récits. Dans les vapeurs de l'alcool et la tiédeur de l'été, l'inspiration s'invitait spontanément.

La torpeur de la nuit m'entraîna rapidement sur la rive des songes. Au pays des rêves, j'étais dans mon élément. Je pouvais m'adonner à mon activité favorite, inventer des histoires, des trames pour de futurs récits qui deviendront peut-être des nouvelles ou des romans. Comme la nuit de notre arrivée, les pales du brasseur d'air au-dessus de mon lit tentaient vainement de chasser la chaleur étouffante et les sempiternels tapotements des moustiquaires côté mer me donnèrent le tempo. Bligh encourageant ses marins à souquer ferme pour prendre une méchante vague fit son apparition. Je le voyais hésiter sur l'attitude à prendre, débarquer au risque de

servir de kaïkaï³ à une tribu d'anthropophages ou continuer vers l'Australie si lointaine encore. Depuis des semaines, il n'entendait que la seule respiration de la mer et les râles de ses fidèles marins. Les cris de guerre des cannibales sur la rive ne l'effrayaient pas, toucher terre aurait pu ragaillardir ses hommes épuisés.

La faible brise du lagon d'Erakor m'amenait des sonorités, des paroles perdues venues du passé. Des cris, des pleurs, des bruits de lutte qui se bouscuaient dans ma tête. Comme la nuit précédente, je percevais plus nettement encore des cris de femmes dans ce brouhaha. Ces derniers me réveillèrent, je m'accoudai sur mon lit, la bouche terreuse sûrement à cause du kava. J'avais chaud. Je me recouchai incommodé par cette profusion de sons, d'images qui se bouscuaient dans ma caboche au bord de l'explosion. La folie me guettait peut-être ? Mes pensées s'égarèrent pour revenir sur le masticage des racines de kava expliqué au cours de la soirée. Le goût terreux qui m'indisposait me fit oublier Bligh et le cri des femmes. Les effets secondaires du kava sont redoutables.

— « C'est à des jeunes adolescents ou à des enfants que revient la tâche de mastiquer les racines »

— « Pourquoi ? » avais-je demandé à Albert de la réception de l'hôtel.

— « Parce qu'ils ont des dents, » m'avait-il répondu espiègle. Il avait ajouté que celui que l'on allait goûter ce soir avait été préparé autrement. « Ici dans le Sud, on écrase les racines avec un pilon ».

³ KaïKaï ou Caïcaï voire kaeka signifie manger en bichlamar

Passé, présent, mes échanges d'aujourd'hui et ceux de mes autres séjours se mélangeaient mixés comme les racines du kava qui endorment et calment dit-on. Pour moi, sûrement à cause de son mélange avec de l'alcool, le kava me perturbait plutôt. Un autre cri, une plainte plus exactement, me fit une fois de plus sursauter. J'ouvris les paupières, la pièce n'était pas très sombre car nous avons l'habitude, avec mon épouse, de laisser une lumière dans la salle de bain ou dans un recoin cuisine lorsque nous sommes à l'hôtel ou dans un lieu inhabituel. Dans un coin de ma chambre, je crus apercevoir la haute silhouette d'un Polynésien, d'un Tahitien ou d'un Maori. Un horrible guerrier qui me tirait la langue pour me faire peur et il me fit peur. Je renversai mon fond de bourbon sur la table de nuit en essayant d'allumer précipitamment la lampe de chevet. La lumière fit disparaître immédiatement ma vision. Chaud, chaud, j'avais très chaud. C'était un cauchemar mais que faisait ce Polynésien en pays mélanésien. J'avais mon compte d'aventures, de rêves et d'inspirations. Je réussis à me rendormir en chassant toutes les pensées qui auraient pu me renvoyer dans le passé à bord d'un des vaisseaux d'explorateurs de l'époque des grandes découvertes ou sur une quelconque île, même paradisiaque. Néanmoins, le cri de la femme et ses gémissements étouffés bruissaient encore dans mes oreilles.

Je n'osai pas raconter, au balbutiement du jour, mes aventures de la nuit à ma femme mais j'attendis que nous fussions réunis au petit déjeuner. Je fis bien rire Patrick. Dung ne regrettait pas d'avoir déserté ma chambre pour celle de notre fils. « J'aurais pu me faire tirer les doigts de pieds par un guerrier maori la nuit en restant dans ta chambre », me dit-elle. La chambre du fantôme était devenue la mienne.

Nous avions la cascade de Mele au programme de la journée. Une fausse bonne idée car je savais que l'ascension vers la source serait un supplice pour moi avec cette chaleur caniculaire mais je devais le faire pour mon fils. Ce n'était pas de sa faute si son papa avait un peu trop d'heures de vol. Sur la route de Mele nous fîmes une halte au mini zoo. Nous eûmes la joie de pouvoir tenir un boa du Pacifique entre nos mains, de voir de près un big bol, crabe de cocotier, énorme et surtout de toucher un admirable gecko vert-pomme avec une longue queue de singe, une espèce que j'approchais pour la première fois. Cette halte me permit d'enrichir mes connaissances sur le Vanuatu. Je profitai de l'érudition de notre guide pour lui parler du Roi Mata.

Avait-il été blessé par son frère sur l'île de Lelepa avant de mourir ? Il ne croyait pas à cette version. Mata était trop respecté et trop impressionnant pour que quelqu'un, même son propre frère, ait l'audace de le frapper. Il était mort de maladie m'affirma-t-il. En me remémorant les cris de femmes de mes nuits agitées, je lui posai la question sur la légende des morts enterrés vivants. Il me confirma l'existence de cette légende qui remontait à la nuit des temps. José Garanger l'avait replacée à ce qu'elle était en réalité, un fait historique. Je poussai plus loin mes investigations en lui demandant s'il croyait vraiment que les proches de Mata furent enterrés vivants en même temps que lui. « Oui et non », m'expliqua-t-il. « Les hommes furent sûrement drogués au kava et même assommés d'un bon coup de casse-tête, mais les femmes, c'est une autre histoire. Les femmes n'ont pas le droit de boire du kava dans la coutume, elles ne pouvaient pas être droguées,

elles ont été jetées vivantes avec les époux, c'est certain ». J'en frissonnai, laquelle de ces femmes me torturait la nuit, laquelle de ces femmes me rappelait à son souvenir. Par vanité, j'imaginai que ce fut certainement la plus belle, la femme de Mata. Le petit squelette qui entourait d'un bras le grand squelette vu au musée était probablement le squelette du roi. Décidément, la chaleur, le kava et mon imagination me gâcheraient mes vacances. Je quittai mon historien du zoo après avoir encore réussi à lui arracher quelques anecdotes et j'entrepris de prendre la route des cascades, étouffé par avance par mes angoisses et la chaleur irrespirable.

La journée aux cascades de Mele fut un enchantement, en particulier pour Patrick, il grimpa jusqu'aux plus hautes chutes avec notre guide. J'abdiquai aux toutes premières cascadelles pour me jeter dans un trou d'eau et récupérer de l'ascension. Au retour, nous fîmes halte sur un magnifique point vue, le Pacifique s'étalait devant nos yeux jusqu'à l'horizon avec en premier plan une petite île, suffisamment proche pour y distinguer le sable blanc, un paysage de rêve. La petite île me fit penser qu'un peu plus au Nord, après Moso, il y avait l'île Lelepa, l'île de Mata. Roymata était à quelques petits kilomètres. Je décidai soudainement de m'y rendre, dès le lendemain. J'avisai sur le champ mon épouse et Patrick de mon intention de louer un tout-terrain pour visiter le Nord d'Efaté en passant par Lelepa. Une envie irrésistible m'attirait vers les lieux du drame. Je leur fis accepter facilement cette escapade solitaire, ils en profiteront pour faire les magasins, une jubilation pour mon épouse mais une corvée pour moi. Notre courte séparation arrangerait tout le monde. Marché conclu en échange de précieuses devises car Dung ne perd

jamais le nord, sa boussole pointait toujours sur mon porte-monnaie. Je lui cédai une liasse de Vatu de bon cœur. Dung est généreuse, elle utilisera cet argent pour gâter aussi nos grands enfants restés sur le Caillou. Le soir venu, pour fêter notre accord, j'emmenai ma petite famille dans un des meilleurs chinois du Pacifique l'Harbour View. Au menu, canard laqué et poisson à la vapeur, nous délaissâmes volontairement une des spécialités locales le « big bol à la mode pékinoise », le crabe des cocotiers, parce qu'en Nouvelle-Calédonie plusieurs cas d'empoisonnements mortels et de nombreuses intoxications s'étaient produits en consommant ce grand arthropode terrestre.

Au bungalow, je regagnai, seul, ma chambre habitée par mon grand fantôme, ma femme ne souhaitait plus y mettre les pieds. Mon apparition était devenue notre sujet de plaisanterie favori. J'avais sommeil. Ce grand primitif polynésien n'allait pas faire la loi ! De plus, n'ayant pas consommé de crabe de cocotier empoisonné, j'étais à l'abri d'hallucinations. J'avais bu un peu d'alcool de riz mais le minuscule dé à coudre chinois avait à peine suffi à me remplir une dent creuse. Ma nuit devait, à priori, être moins agitée que la précédente. Je m'efforçai de fixer les pales du brasseur d'air en mouvement, dans la pénombre de la nuit, pour m'auto-hypnotiser. Je sombrai doucereusement. Une légère brise soulevait la moustiquaire de ma fenêtre ; clac, clac.

« Qui est-ce ? » marmonnai-je par reflexe. Stupide interrogation, ça ne pouvait être que lui, le grand type du Fenua. J'ouvris légèrement un œil de peur de voir celui que j'attendais. Il était là, énorme, imposant, dans un coin de la pièce, les bras croisés sur son torse nu et musclé. Son visage

grave et tatoué lui donnait l'air d'un redoutable guerrier. On avait beau dire qu'on s'habitue à tout, je balisai quand même. Je clignai des yeux pour mettre au point. Il était bien là, sans bouger, uniquement pour me faire peur probablement. Je ne pouvais pas crier, j'aurais eu l'air de quoi, sans compter que mon petit Patrick aurait pu en souffrir. Je me dis alors que le mieux était de rester calme, de l'ignorer, il finira bien par retourner dans son Faré de l'enfer. Mon dédain sembla lui déplaire. Il décroisa les bras et me tira son interminable langue de guerrier puis il se pencha vers moi menaçant. « Merde », me dis-je. Il n'allait quand même pas m'agresser physiquement. Je glissai lentement mon bras sous mon drap en direction de la table de chevet. Il fit un pas vers moi. J'allumai la lampe. Le jaillissement de la lumière le fit disparaître aussitôt. La température devint insoutenable, je transpirais à grosses gouttes. J'étais décidément bien loti avec mon All Black comme garde du corps. Je gardai la lumière allumée. Au bout d'un long moment, le ronronnement du brasseur d'air eut raison de ma résistance, je plongeai dans les bras de Morphée. Elle m'accueillit en se lovant le long de mon corps. Elle passa une jambe autour des miennes et d'un bras elle enserra mon torse. J'étais bien. Son corps chaud me rassura. A moitié dans les vapes je me retournai vers lui, en me souvenant qu'il était fils du dieu des songes, fils du sommeil et de la nuit, un mâle ! Morphée ce n'est pas une mais un ! Je me heurtai à un crâne aux orbites vides d'un squelette puant. Cette fois, je poussai un méchant cri. Dung me gifla énergiquement.

— Ça ne va pas ! » lui dis-je en m'asseyant en appui sur mes coudes.

— C'est plutôt à toi qu'il faut demander cela. Depuis quand tu hurles quand je viens te faire un petit câlin ?

J'étais confus, troublé dans l'impossibilité de lui raconter. Je gardai pour moi le secret de mon cri. Je craignais qu'elle me fasse hospitaliser ou examiner par un psychiatre Big Nambas qui aurait pu me prescrire trois sauts du Gaul matin, midi et soir en guise de thérapie. Je me tus.

Je rasai les murs le lendemain au petit-déjeuner. Dung eut la délicatesse de ne pas me rappeler mon cauchemar de la nuit. Je récupérai un rutilant Toyota dont le loueur avait remis les clés à la réception. Comme convenu, j'ai déposé femme et enfant au centre-ville non loin de la Bred Bank devenue notre point de ralliement. Seul, je me sentais un peu perdu dans un premier temps, mais j'avais rendez-vous avec la légende donc je pris la direction de l'Island road pour monter vers Mangaliliu, un village en face du domaine du roi Mata, un domaine qui englobe l'îlot Eretoka jusqu'à Lelepa.

En cheminant, je jetais, de temps en temps, un œil sur la banquette arrière par le rétroviseur en espérant ne pas voir mon Polynésien de fantôme assis en train de lire le journal. Je retrouvais, sans joie, la chaotique route que j'avais déjà empruntée à cause des remontées de boyaux imprévisibles après chaque chute dans une ornière. Ce n'était pas une route mais la piste Ho Chi Minh piégée de trous disposés de manière à tomber dans le deuxième si on évitait le premier. Mais la souffrance des mes amortisseurs était atténuée par les sourires et la gentillesse des Ni-Vanuatou aussi accueillants que les habitants de la côte Est de la Nouvelle-Calédonie. Ils me saluaient, comme chez nous, systématiquement d'un petit signe de la main.

Un peu avant Mangaliliu, je m'arrêtai à proximité d'un petit village sans nom le long du canal Hilliard qui sépare Efaté de Lelepa. Ayant une certaine expérience du milieu mélanésien, j'approchais discrètement pour ne pas passer pour un touriste irrespectueux afin de laisser aux villageois le temps de jauger l'intrus. Je demandai à un jeune homme à rencontrer le chef du village ou un chef de clan pour discuter. Par chance, je tombai sur un francophone, étudiant à Nouméa, en vacances. Malo allait me servir d'interprète. Il m'avait déjà vu devant ma maison, dans le quartier de la vallée des Colons, ainsi qu'à la maison du livre de Nouméa, la maison Célières, pendant les journées du Vanuatu. Il avait fait partie du groupe de danseurs invités pour l'occasion. Bref, nous étions presque amis au bout de cinq minutes. Il m'entraîna vers l'endroit où un vieux notable buvait un thé sur une table de guingois entre deux cocotiers à proximité du bord de mer. Le vieux semblait flatté que je fusse en quête de renseignements et que je m'adresse à lui. Il m'invita à m'asseoir et me proposa un thé. Avant de lui donner les raisons de mon voyage, je me présentai. Il me parla naturellement de banalités, c'est dans la tradition mélanésienne de faire des détours, en me parlant du temps et de l'évolution de Vanuatu. Pour lui, trop de terres coutumières étaient vendues aux investisseurs étrangers. Les natifs voyaient leur territoire se restreindre de jour en jour. Je m'abstins de tout commentaire en qualité de Calédonien, d'origine européenne, accusé de ces mêmes méfaits sur notre Caillou par une partie de la population. Le jeune qui m'avait introduit auprès du vieux resta debout à l'écart, ce qui était pour moi une indication sur le rang élevé du vieux dans la coutume. Les usages étant respectés, j'abordai la raison de ma présence :

« j'aimerais bien qu'on me raconte des événements qui ont marqué la région ». Je cherchais à l'entraîner vers Mata. Nous étions en face de son domaine mais le vieux me parla de Jusko Poto, l'émission de télé-réalité française, l'équipe avait fait de cet endroit un de leurs camps de base. Il me montra fièrement une bâtisse en bois qu'elle avait laissée au vieux en dédommagement. C'était mal engagé pour Mata, la télé même réalité je m'en moquais comme de l'an quarante.

— « C'est du roi Mata que j'aimerais parler. On dit qu'il a régné après un cataclysme, après l'éruption du volcan Kuwāi (Kuwae) qui explosa en transformant la région, des cendres arrivèrent jusqu'en Europe d'après nos vieux à nous ».

Le vieux devint grave, le ton changea, le sujet ne devait pas être traité à la légère.

— « Tremblement de terre, volcan, oui mais ce n'est pas toujours la nature qui commande. Garanger a prouvé que la légende de Mata était vraie mais moi je vais dire à vous la vraie raison du tremblement de terre et pourquoi la terre s'est cassée en plusieurs morceaux mais je dois parler en langue, le jeune va traduire. Malo montre au vieux que l'école sert à quelque chose, tu vas dire à notre ami avec les mots de sa langue ce que dit le vieux à toi. »

Le jeune se planta presque au garde-à-vous à côté du vieux pour traduire ses propos. Il laissa au patriarche une phrase d'avance et il commença.

« Tout a commencé à cause de Tombuk⁴. Tombuk, homme originaire de Lopévi par les gens de Kurumwambe qui, par jeu,

⁴ Cette histoire est racontée dans Archéologie des Nouvelles-Hébrides de José Garanger

le firent coucher, à son insu, avec sa mère, femme de mœurs légères. Ayant reconnu sa mère trop tardivement et désespéré de son geste incestueux, il décida de mourir et de faire périr les gens responsables de sa faute. Il partit à Lopévi, chez son oncle qui lui donna les moyens de sa vengeance sous la forme d'un lézard, véhicule de la puissance des volcans. Il organisa une fête qui dura dix jours. Chaque jour, un porc fut sacrifié, dont il attacha la vessie, après l'avoir gonflée, à un bois-de-fer. Sous cet arbre, il avait caché le lézard enfermé dans le bambou. Il fit éclater successivement les quatre premières vessies ce qui causa un tremblement de terre de plus en plus intense. Kuwae bascula puis éclata en morceaux en même temps que la cinquième vessie. Quand Tombuk fit éclater la sixième vessie, un volcan surgit de terre à l'emplacement du bois-de-fer sous lequel était caché le lézard. Tous les assistants furent tués. »

Le vieux continua en français. « Ce n'est pas la nature qui a provoqué l'éclatement de la terre en plusieurs îles, c'est Tombuk. Après ce fractionnement des terres, les gens sont revenus. Le retour de la population à la recherche des terres disparues provoqua des querelles. Chacun voulant récupérer des territoires réduits ou engloutis. Mata a régné à cette époque. Il a réussi à mettre fin aux conflits qui avaient démarré suite à cette vengeance de Tombuk ».

J'avais écouté attentivement le vieux, le chant de sa langue m'avait enchanté. De plus, cette légende était très belle et qui sait, un sociologue, un scientifique prouvera peut-être un jour le pouvoir des lézards. Je voulais en savoir plus.

— « Comment Mata s'y est-il pris pour réconcilier les clans ? Pouvez-vous m'expliquer comment Roymata a convaincu les gens de mettre fin aux conflits ? »

Le vieux rassembla ses pensées et reprit dans sa langue vernaculaire. Malo traduisait :

— « Mata était très malin, un jour il invita les habitants de la région à un grand repas en demandant à chacun d'apporter quelque chose : tarot, noix de coco, igname, poisson etc. ensuite, il réussit à les convaincre qu'ils avaient besoin les uns des autres. Il décida de regrouper ceux qui avaient amené la même chose et aujourd'hui encore, cinq cents ans après, leurs descendants se disent du requin, du manioc etc. »

Je remerciai l'ancien pour ses explications. Je n'avais pas appris grand-chose sauf la légende de Tombuk, qui, à elle seule, valait le déplacement. L'après-midi était bien avancée, je devais repartir récupérer Dung et Patrick à Vila. Ils seront aussi heureux de profiter de ma voiture climatisée. Malo me raccompagna, il me dit au revoir à sa manière en m'initiant au claquement de doigts que les jeunes font entre eux, en coinçant leur index entre le majeur et l'index de l'autre, lorsqu'ils se séparent, cela fait un claquement en tirant. Après deux ou trois essais, avant de réussir cette poignée de doigts à la mode Vanuatuanne, un petit claquement remplit de joie mon interprète d'un jour, il me laissa partir. Je repris la route dans le sens inverse, en direction de la capitale Port-Vila. J'étais soulagé d'avoir enrichi mes connaissances d'une légende supplémentaire, d'avoir approché le domaine Mata, même de loin. J'avais répondu à un appel, respiré la brise qui survole les lieux du culte de Roymata. J'avais l'impression de mieux

comprendre, de mieux cerner, le pourquoi de cette considération, du respect qu'ont les Ni-Vanuatu d'Efaté pour le roi Mata.

Je récupérai, comme prévu, mes deux amours chez un restaurateur vietnamien où nous avions déjà déjeuné deux fois. N'importe où dans le monde Dung, mon épouse, avait toujours trouvé des compatriotes. Je l'avais emmenée avec moi à Metz dans l'est de la France où je devais faire un stage. Elle n'y était jamais allée. Le lendemain, je mangeais des bánh bao comme à la maison. Elle m'avait fait le même coup dans une petite ville de l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande. J'attendais d'avoir les moyens de l'emmener en Patagonie pour voir si elle réussirait à dégoter là-bas des concitoyens qui parlent le quôcngu.

Ce même soir, après un dîner en ville, un autre gueuleton car nous souhaitions profiter au maximum de cette courte semaine qui se terminait déjà. Nous avons retrouvé notre bungalow du Peppers avec bonheur pour Dung et Patrick mais un peu d'angoisse pour moi, rapport au Polynésien qui hantait mes nuits. Je décidai de finir la soirée au bourbon, la peur n'empêche pas le vice et j'avais encore des munitions. Lorsque Dung et Patrick furent endormis, je pus m'adonner à mes rêveries coutumières en sirotant mon scotch sur glace, comme au bon temps des colonies, sous mon brasseur d'air avec la brise du large qui m'envoyait par à-coups son souffle bienfaisant. J'étais détendu, mais le cri de la femme revint, suivi d'autres cris étouffés, des cris de douleur que je ressentais jusqu'au fond de mon âme. J'essayai de m'endormir mais la femme appelait. Elle s'asphyxiait, je l'accompagnais dans sa

souffrance à chaque apnée du sommeil, un problème dû à mon surpoids que j'essayais de résoudre avec un régime « draconien ». Mon problème de respiration me mettait en parfaite condition pour ressentir cette souffrance venue de l'au-delà. J'étouffais comme une des femmes enterrée vivante.

Un horrible goût de terre dans ma bouche m'incommoda tellement que je m'assis sur mon lit en suffocant tout en raclant ma gorge encombrée. Une trace de bave terreuse macula mon drap pourtant je n'avais pas bu de Kava et je prends rarement de la terre glaise en dessert ! Je lançai un regard terrorisé vers le coin de la fenêtre. Le géant polynésien était là, sinistre, témoin de mon étouffement, sûrement déçu de mon réveil impromptu avant l'irréversible. Je le regardai sans peur. Mes yeux étaient injectés de sang, de colère. J'avais envie de crier : assassin ! Mais mon petit garçon dans la chambre voisine m'en empêchait. C'est en pensée que je criai : « Christ ! Christ ! » Ce qui veut dire « Dieu sauve » pour ceux qui ne le savent pas. Dans l'Exorcisme le recours à Dieu marchait bien mais avec mon Polynésien fou, macache ! Mon appel à la rescousse ne sembla pas l'effrayer beaucoup. Je poursuivis en essayant d'être persuasif. « Qu'est ce que tu fous là, loin du Fenua, à écouter aux portes les souffrances que cette pauvre sacrifiée veut partager avec moi. Tu prends le risque de réveiller Mata. Il va venir te botter le cul j'te préviens ». La peur me faisait dire n'importe quoi mais le guerrier sembla vexé. Il fronça les sourcils et dévoila ses dents taillées en biseau. Bon sang ! Il n'allait tout de même pas me bouffer. J'utilisai mon arme fatale, un coup de lampe de chevet, qui le fit disparaître.

Maintenant, c'était clair pour moi, je passerais mes nuits en compagnie de mes cauchemars pendant toutes mes vacances ici à cause d'un guerrier polynésien dément et des plaintes d'une des femmes de Mata. Comme les nuits précédentes, le reste de la nuit fut calme. Je récupérai un peu avant le jour. Je ne parlerais pas non plus de cette nouvelle nuit à Dung. Je risquais vraiment de l'effrayer ou elle s'imaginerait que j'étais malade pour de bon. J'étais sain d'esprit pourtant. Passer des nuits avec un guerrier maori c'était banal après tout. Elle ne croyait qu'à ses fantômes à elle, des seigneurs de la guerre qui découpaient en rondelles leurs ennemis ou des dragons d'eau, de feu ou de glace. Des balivernes, les vrais fantômes étaient sous mon lit mais pour lui faire admettre que ses samourais d'Hanoï étaient des légendes pour petites filles, il aurait fallu qu'elle dorme dans ma chambre.

En commandant notre petit-déjeuner à la réception, je tombai sur le responsable francophone, l'homme au bon conseil, celui de partir à pied en ville. Il me trouva bien mauvaise petite mine. Je saisis l'occasion pour l'attirer à l'écart en lui disant que j'avais un problème. S'imaginant que nous avions des soucis avec l'accueil ou le service, il me suivit, intrigué. J'exposai d'emblée la situation : le fantôme d'un grand Polynésien mal élevé ruinait mes nuits ainsi que les cris d'une femme qui étouffe. Je lui confiai que je pensais être à l'origine de mes cauchemars avec la femme, à cause de mon intérêt pour Mata, par contre, le Polynésien appartenait probablement à l'hôtel. Ma plaisanterie ne le fit pas rire. Il me demanda de m'asseoir. Je vais vous parler de Roymata monsieur Paul, c'est une affaire sérieuse. Cette fois, c'est moi qui ne riais plus. Je fis signe à mon épouse de commencer à déjeuner sans moi.

Albert commença en s'assurant avant qu'aucune oreille indiscreète ne put nous entendre. Cette précaution pimenta de suite la confiance. Il commença son récit en me regardant droit dans les yeux, un regard pénétrant qui ne sied pas à un hôtelier au service du client : « Roy Matta était un roi qui pratiquait les coutumes polynésiennes. Mais on ignore s'il était lui-même descendant de Polynésiens adoptés par une famille ni-Vanuatu ou s'il avait un jour débarqué d'un pays de Polynésie sur notre archipel de lui même. » Il marqua une pause pour m'observer. C'était le détail qui tue.

J'avais complètement oublié les origines de Mata. Je n'avais pas besoin de lui dire ce que cette révélation impliquait. Il avait commencé par là pour que je comprenne que mon grand guerrier de fantôme, c'était Roymata en personne.

Après cette pause, il reprit : « Je pense que vous connaissez ce qu'on lui prête, son rôle dans l'unification des tribus et la fin du cannibalisme. Il maîtrisait la magie. Les gens d'Emao en firent l'expérience. Un jour, Mata emporté par un coup de vent alors qu'il pêchait non loin de leur île débarqua chez eux. Comme ils ne le reconnurent pas, ils tombèrent malades les uns après les autres. L'épidémie cessa lorsqu'ils le reconduisirent sur son île. On dit que son frère l'aurait empoisonné. En réalité, ce sont des gens d'un village de Lelepa parce que Roymata se serait moqué d'un tam tam qu'il trouvait ridicule. C'est pour cela qu'il fut ramené sur Efaté et conduit sur Eretoka pour être enterré. Cette île n'était pas habitée. Mais avec Mata, rien n'est simple, c'était un tahu'a, une sorte de prêtre. Avec ses origines polynésiennes, il avait toujours une cour autour de lui, tous voulaient assister aux cérémonies

funéraires. La mer se serait ouverte pour laisser passer tout le monde ! Une fois sur l'île, ce fut la tuerie générale et on décida d'enterrer tous les membres de sa famille pour qu'il n'y ait pas de problèmes de succession. Trente tombes ont été découvertes contenant à chaque fois un couple : le mari et la femme. Vous connaissez les autres détails je suppose ?

— Oui, je sais que les hommes avaient ingurgité de grosses quantités de kava tandis que les femmes ont été ensevelies vivantes. C'est l'une d'elle qui doit me parler dans la nuit.

— Je ne saurais vous le dire, vous connaissez aussi l'histoire de l'herbe qui n'avait jamais repoussé à cause du tabou.

— Oui, je connais ce détail mais ce qui m'intrigue c'est, pourquoi moi et la signification de cette présence.

— Je pense qu'il veut vous dire quelque chose. La femme est envoyée pour vous attirer tandis que lui attend le bon moment pour délivrer son message.

— Merci Albert, mais vous qui savez tout. Vous savez que Mata a aussi pris le pouvoir après l'explosion de Kuwaï.

— Bien entendu, c'est un détail basique.

— Ce qui l'est moins, c'est que ce n'est pas un phénomène naturel, c'est Tombuk qui a causé cela.

— Tombuk, c'est la première fois que j'entends parler de ce personnage. Pourriez-vous me raconter cette histoire ce soir, j'ai trop de travail maintenant. Vous avez rendez-vous avec notre vieille sorcière de masseuse aujourd'hui je crois.

— C'est exact.

— Vous devriez lui poser des questions. Elle sait parler aux fantômes.

— Merci pour votre conseil et ces explications. Je dois rejoindre ma femme et mon fils. Ils doivent se demander ce que nous pouvons bien nous raconter.

— Bonne journée et bonne nuit, me dit Albert malicieusement en retournant à ses nombreuses occupations.

Je regagnai le faré où m’attendait mon petit-déjeuner. J’étais impatient de faire ma deuxième séance de massage traditionnel mélanésien. La mamie m’avait fait un bien fou la première fois et si cette fois elle m’apportait en plus une solution pour ma nuit prochaine, j’allais être comblé.

Ma femme et Patrick, comme je m’y attendais, me questionnèrent sur cette longue conversation avec Albert. Je leur mentis un peu en disant qu’il me donnait des renseignements pour un projet d’écriture sur Vanuatu. J’en profitai pour leur rappeler qu’aujourd’hui, le programme c’était farniente à l’hôtel, piscine, canoë sur le lagon et mon massage. « N’oubliez pas de me rappeler mon rendez-vous », une précaution inutile, je ne risquais pas d’oublier. En attendant mon rendez-vous, je fis trempette avec Patrick. Ce fut un moment privilégié de m’amuser avec lui, dans un mètre d’eau, à chercher des coquillages fermés, comme il disait quand il était encore petit. Les fonds sablonneux des plages d’Erakor en sont pleins. La BD, Baie des Citrons de Nouméa, c’est un désert à côté. Au Vanuatu, même en ville, la nature riche et généreuse est encore bien présente, ça grouille de vie dans le sable qui borde les hôtels. La mer poissonneuse et les fonds herbeux qui pullulent de coquillages sont un émerveillement quand on les compare avec ceux de nos côtes autour de Nouméa. Les pauvres ni-Vanuatu qui rêvent de développement ne savent pas ce qui les attend.

L'heure du rendez-vous avec la masseuse arriva. J'abandonnai Dung et Patrick pour la rejoindre. La matrone se détendit en me voyant car nous avions sympathisé la première fois. Elle prépara ses onguents pendant que je m'allongeai sur la table de massage comme un vieil habitué de la thalassothérapie. Elle commença à me masser le dos. Je me décontractai presque aussitôt en écoutant la musique douce en fond sonore, une musique relaxante qui m'aurait endormi en temps normal mais j'avais des questions à poser. Je commençai à le faire en douceur.

— Vous seriez capable de parler aux fantômes paraît-il, lui dis-je

— On le dit, répondit-elle, en continuant à masser avec douceur

— Ça tombe bien, il y en a un qui me visite tous les soirs depuis que je suis arrivé.

— Il ne faut pas plaisanter avec ça monsieur Paul.

— Je ne plaisante pas, en plus ce n'est pas n'importe qui.

— Ha woui, dit-elle presque à voix basse

— C'est Roymata qui me rend visite.

Je regrettai d'avoir été trop vite au but. Elle planta ses doigts dans mes dorsaux dès que j'eus prononcé le nom de mon persécuteur. Je poussai un cri de douleur tandis qu'elle me retourna comme une crêpe malgré mon poids pour mieux me dévisager. Elle me fixa comme si j'étais possédé par le diable en personne. Ses yeux lui sortaient des orbites. Elle me fit peur.

- Mata, on ne plaisante pas avec Roymata monsieur.
- Je ne plaisante pas, calmez-vous. Vous m’avez fait mal.
- Je vous prie de m’excuser, c’est la première fois qu’un Blanc voit Mata, si c’est bien lui.
- C’est bien lui, je vais vous raconter.

Je racontai mes nuits avec Mata. La vieille masseuse en oublia son massage. Elle s’était assise auprès de la table où elle m’avait réinstallé comme elle l’aurait fait avec un bambin qui attend sa nouvelle couche. Comme sur le divan d’un psychiatre, je racontai mes cauchemars à la vieille masseuse. Lorsque j’eus fini de débiter mon histoire elle me donna son point de vue.

- Ça ne va pas être facile. Il est vexé à coup sûr.
- Peut-être, mais il avait qu’à se présenter.
- Ne plaisantez pas, vous êtes en danger. Il a un message à vous transmettre. Lorsqu’il aura perdu espoir que vous compreniez le sens de sa visite, il est capable de vous tuer. Mata ce n’était pas un tendre malgré sa bonne réputation. Il vient d’une époque où la vie ne valait pas cher.
- Vous allez finir par me fiche la trouille.
- Je vois bien une solution. Je vais vous donner la Feuille. Il faudra la poser sur votre lit. Il vous faudra aussi prendre une attitude de soumission. Roymata devinera que vous avez compris le pourquoi de sa visite. Ensuite vous ne faites plus rien. C’est lui qui agit. Il délivre le message ou il vous tue.
- Vous n’auriez pas une autre alternative.
- C’est quoi ça ?
- Une autre solution.

— Il n'y a rien d'autre à faire. Je vais chercher votre feuille. Attendez-moi ici. Dire que je voulais vous faire suivre une cure de tava⁵ pour maigrir. Je vois qu'il y a plus urgent.

J'attendis un long moment sur ma table. La salle de massage était la seule climatisée de l'hôtel, je commençai à frissonner, j'enfilai mon tee-shirt en attendant.

La masseuse revint essoufflée avec une longue feuille. Elle avait dû aller la chercher assez loin. Cette longue feuille, comme une feuille provenant d'un arbre de pays au climat tempéré avait des nervures comme celles d'un chêne. Elle me rappela la longue feuille que le dernier sauteur de la tour avait lancée en l'air avant de faire un saut de l'ange lorsque j'avais assisté à mon fameux saut du Gol à Pentecôte. Une feuille magique, s'il s'agissait bien de la même. Elle me la remit cérémonieusement. Je la remerciai non moins chaleureusement. N'ayant rien pour faire la coutume, j'ôtai spontanément mon tee-shirt pour lui offrir. Elle accepta. Lorsque je lui serrai la main, elle me regarda droit dans les yeux en me souhaitant bonne chance. Je remontai, torse nu, avec ma feuille à la main. Ma femme ne me posait même plus de questions, sûrement pour ne pas savoir de quelle manigance il s'agissait et pour ne pas se remplir la tête, comme elle avait l'habitude de dire. Tout ce qui risquait de lui provoquer ne serait-ce qu'une ride était à éviter systématiquement. La journée s'écoula dans l'oisiveté la plus totale. Au début de la soirée, lorsque la température devient décente sous les tropiques, nous sommes descendus

⁵ Plante qui fait maigrir paraît-il, on m'a vraiment proposé une cure à Vanuatu mais je sais que les remèdes indigènes sont souvent très forts. Ça passe ou ça casse. J'ai préféré m'abstenir.

au faré salle à manger rejoindre les Pokens qui picolaient sec depuis plusieurs heures. Je m'étais amusé à compter les allées et venues du faré à leur bungalow pour le remplissage des verres. Ils avaient du ravitaillement dans leurs chambres. La technique consistait à commander un premier verre au bar de l'hôtel pour avoir un réservoir et les autres pleins étaient faits avec un carburant made in Australia. Un peu à l'écart des autres pour des raisons linguistiques, je commandai un cocktail et des jus de fruits pour mon épouse et Patrick. Puisque c'est Albert en personne qui vint nous les apporter, je l'invitai à s'asseoir pour lui raconter Tombuk. Il fut fort intéressé mais la mise en place du soir nécessitait qu'il reparte travailler. Il me planta là, les histoires de fantômes, avec la nuit qui approchait, semblaient lui faire peur. Quelques heures plus tard après un excellent dîner à l'Oustalet, un restaurant où l'on peut manger des mets devenus introuvables en Calédonie, comme la roussette et le nautou, je retrouvai ma chambre en même temps que la ferme intention d'en finir avec Roymata.

— Bisou.

— Bisou

Dung et Patrick sont bien installés dans la chambre dératée par ghostbusters and Company, SOS fantômes de Vila. Je m'installai dans ma chambre hantée en ayant pris soin de récupérer la feuille de la masseuse que j'avais cachée dans le placard. Les pales du brasseur d'air et les tapotements du châssis de la moustiquaire, qui commençaient sérieusement à me tapoter sur les nerfs, rythmèrent mon premier sommeil. Soudain, un cri d'agonie déchirant me réveilla. L'heure de mon rendez-vous nocturne avait sonné. J'entrouvris mes paupières. Les plaintes cessèrent, la femme servait bien d'appât. Dans les

formes floues qui émergeaient de ma vue embrouillée, je le vis droit comme un I debout devant mon lit où la feuille était posée. Est-ce le fait que je sache maintenant que c'était Roymata, je m'intéressai à son accoutrement. Il portait une ceinture de plumes rouges, symbole royal, et une parure imposante sur la tête, un ta'avaha, une immense parure de plumes de coq qui le grandissait. C'est sûrement pour cela que je l'avais trouvé colossal les nuits précédentes. Je m'assis en tailleur sur mon lit, face au roi. Il m'observa, je n'osai pas prendre la parole mais je vis de suite qu'il n'y avait plus l'hostilité des nuits précédentes dans son regard. Je me lançai.

— Roymata, grand roi, je te présente mes plus humbles excuses pour ne pas t'avoir reconnu. Je sais quel sort tu jetas aux gens d'Emao qui avaient commis la même erreur mais je te demande pardon. Que me veux-tu Roymata ? (Un silence lourd pour toute réponse. Je continuai.) Est-ce parce que je suis Français comme José Garanger, qui a dérangé ton dernier sommeil, que tu me fais peur chaque soir ? (Comme le roi restait muet, je poursuivis.) As-tu un message pour moi ?

— Arrha, un grognement, qui semblait vouloir dire oui, sortit de sa bouche puante. Il avait lâché un relent putride d'un souffle qui m'atteignit au visage comme un courant d'air.

— Donne-moi ce message Roymata, je te promets de faire savoir au monde entier que tu étais un grand roi et qu'il ne faut pas t'oublier.

Roymata se mit à gesticuler. Il exécuta quelques pas de danse avant de prendre la parole d'une voix grave avec la même haleine de tigre. Il me dit ceci : « La cinquième vessie a explosé, trop tard. Huit jours plus tard, la queue du lézard bougera, des milliers d'âmes erreront dans le néant pendant des lunes. » Il se tut ensuite et se plaça immobile, les bras

croisés sur son torse, devant moi. Paralysé par la peur et l'émotion d'avoir reçu un message d'outre-tombe, incapable d'interpréter cet avertissement dans l'immédiat, j'attendis la suite. Il resta figé. Il ne devait plus avoir d'unités. Il me fallait maintenant trouver le moyen de le faire partir pour finir ma nuit tranquillement. Mes yeux tombèrent sur la feuille. Je m'en emparai et je la lui tendis. Il la prit religieusement entre ses mains jointes presque en se prosternant. Il leva ses bras au ciel en tenant toujours la précieuse feuille comme mon sauteur de Pentecôte, puis en poussant le cri du sauteur qu'a pas peur, il disparut dans une autre dimension. Je restai un long moment à me demander si je n'avais pas rêvé mais la feuille n'était plus là. Doutant de ma propre raison, je fouillai le placard pour voir si la feuille s'y trouvait. Elle avait disparu. Ce sera la seule preuve matérielle de ma conversation avec Roymata.

Je passai une bonne partie du reste de la nuit à chercher la signification de cette révélation. La vessie éclatée m'aiguilla sur le cataclysme de Kuwaï mais annoncer un tremblement de terre dans un pays qui subit journallement des secousses sismiques ce n'est pas un scoop. Je décidai de laisser décanter l'information. La nuit suivante, ma dernière nuit à Vanuatu, aucun fantôme ne me dérangerait. J'en fus presque frustré mais cela me permit de me reposer avant de reprendre l'avion.

Dans l'avion, en passant par la classe affaires du vol SB233 qui nous ramenait à Nouméa, je pris un journal dans le casier. Les Nouvelles Calédoniennes me manquaient, je n'avais pas ouvert un journal depuis huit jours, ni vu un journal télévisé. Nous étions le 15 janvier 2010. En première page s'étaient les photos du cataclysme qui venait de ravager Haïti. « La

vessie a déjà éclaté, dans huit jours la queue du lézard bougera. » J'étais blême, vert d'émotion et de peur, le lézard bougera la queue huit jours plus tard. C'était l'annonce d'une réplique. Je n'avais pas compris à temps le message qu'il essaya de me donner dès le 11 janvier mais je ne pourrai pas non plus utiliser la deuxième partie du message. Balancer aux médias que le lézard va bouger sa queue le 20 janvier, une information qui me conduirait à Nouville⁶ dans l'heure suivante. Je me contenterai d'attendre, de prier pour qu'il n'y ait pas de nouvelles victimes lors de la réplique annoncée car je n'avais aucun doute sur la justesse de la prédiction. En retirant nos bagages à main, j'eus droit une nouvelle remarque de Patrick :

- Papa, tu t'es encore trompé, ce sac n'est pas à nous.
- Excuse-moi mon bonhomme papa rêve encore.
- Tu pourrais faire attention tout de même, on se fait remarquer.
- C'est vrai mon fils, répondis-je. S'il savait que j'avais passé toutes les nuits de nos vacances avec le roi Mata.

De retour chez moi, je me précipitai sur mon ordinateur portable pour rechercher des informations sur la toile. Je réussis à me mettre en contact avec le Nouvelliste, journal d'Haïti, épargné par le tremblement de terre qui donnait en direct des informations au monde entier. Le courage des journalistes me sidéra. Le Carl Wilson, porte-avions américain, était sur place. Les dix-neuf hélicoptères du bord faisaient la navette pour sauver ce qui pouvait l'être. Je pris quand-même le temps de consulter ma boîte de réception de mes e-mails. J'éliminai une tonne de spam et j'ouvris le mail de Frédéric

⁶ CHT situé sur la presqu'île de Nouville à Nouméa

Ohlen, mon ami poète et Président de la maison du livre. Il avait reçu des nouvelles d'amis écrivains dont James Noël qui avait été un des invités au salon du livre océanien de Poindimié, il était vivant. Frédéric demandait à ceux qui le pouvaient de rédiger un poème ou une nouvelle dans le but d'éditer un livre collectif au profit des sinistrés. Je me mis de suite au travail presque sans interruption jusqu'au lendemain. J'expédiai aussitôt ma nouvelle « Mission Earthquake », j'avais mis en scène le Carl Wilson en opération. Epuisé mais satisfait, je pouvais reprendre le cours normal de mes activités.

Le 20 janvier, les journaux annonçaient une nouvelle et forte réplique à Port-au-Prince qui fit heureusement peu de victimes mais acheva les pauvres bâtiments fissurés. La maison du Vaudou fut l'un de ces bâtiments miraculeusement épargnés. La queue du lézard avait bougé comme annoncé par Roymata. Comme je lui avais promis, ce récit me servira à dire au monde entier que Roymata a été un grand roi d'une île dans les Shepherd Island il y a cinq cents ans. Le 12 février 2010, alors que je finissais cette nouvelle, un dôme du volcan de la soufrière de l'île de Montserrat à quatre vingt kilomètres de la Guadeloupe explosa en soufflant un panache de dix mille mètres d'altitude recouvrant de cendres la région. La sixième vessie venait d'éclater.

Cette nouvelle je le conçois volontiers est complètement irrationnelle mais la magie, la sorcellerie ou le merveilleux sont antiphilosophiques. La tradition philosophique est marquée par l'importance de la raison et du rationnel mais je ne suis pas un philosophe.

Mission Earthquake

« Tout moun sou tè a fèt tou lib. Tout gen menm valè (nan je lasosyete), tout moun gen menm dwa devan Lalwa. Tout moun fèt ak yon bonsans, tout fèt ak yon konsyans epi youn fèt pou trete lòt tankou frè ak sè. »⁷

Karl Hook essayait de comprendre le sens de la prière que cette femme, à genoux, récitait devant la statue de François-Dominique Toussaint dit Toussaint Louverture sur le Champ-de-Mars. Une fois de plus, Toussaint avait résisté. Droit et fier, il était planté devant le palais présidentiel effondré.

⁷ Premières phrases de la déclaration des droits de l'homme en créole

*Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits.
Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.*

The first Lieutenant Hook venait, une dernière fois, de tenter avec ses hommes de sortir des rescapés des décombres du palais mais il fallait se rendre à l'évidence, aucun des sénateurs en réunion ne devait avoir survécu. Il s'épongea le front en regardant une fois de plus cette femme agenouillée devant le bronze de Toussaint Louverture. Le spectacle lui rappelait la Louisiane dont la population en majorité noire ressemblait à celle-ci après le terrible ouragan Katrina. Après une longue hésitation, il donna enfin l'ordre à ses hommes de se mettre en marche pour rejoindre le point de ralliement ou un hélicoptère viendrait les récupérer.

« On met nos masques à gaz les gars ». Ils enfilèrent leurs masques du type M40 plutôt destinés aux risques chimiques mais c'était la consigne. Chaque GI ajusta son masque, avec le même geste mécanique, en expirant fortement pour décoller les clapets de sortie d'air puis en serrant la sangle pour bien coller le masque sur son visage. L'odeur dans les rues du centre ville était insoutenable. Des cadavres jonchaient les trottoirs sans personne pour les enterrer. Les bras disponibles étaient utilisés à sauver d'éventuels survivants.

« Cheat Earthquake, let's go ! » ordonna-t-il à ses hommes avant de se mettre en branle.

Tous les hommes de sa section étaient épuisés mais aucun ne le montrait devant tant de misère. Les regards désespérés des survivants qui croisaient la section ainsi équipée étaient insoutenables. Depuis deux jours, dix-neuf hélicoptères se relayaient pour vider les cales du porte-avions Carl Winson de tout ce qui pouvait servir à nourrir ou aider les sinistrés. Il n'y avait plus rien à bord. Karl et ses hommes savaient que c'était

leur dernière mission. Ils allaient partir en simulant une autre rotation en trompant la population. Ils avaient le cœur serré.

Une fois arrivé au « landing strip » sommairement aménagé depuis leur arrivée et après avoir dû repousser mendiants, estropiés qu'ils croisèrent en traversant le centre ville, ils grimperent un à un dans l'hélico turbine en rotation en se faisant copieusement engueuler par le pilote qui leur rappelait impérieusement de faire vite.

« Allez grouillez-vous, bande de bâtards. Je n'ai pas envie de faire feu sur ces malheureux ».

Le pilote craignait que son appareil soit pris d'assaut. Le premier jour de leur mission, un groupe d'Haïtiens menaçants avait tenté de le faire, ils durent faire usage de leurs armes en tirant en l'air pour les disperser.

Une fois dans la carlingue, ils ôtèrent leurs masques. Ils étaient abasourdis par la fatigue, le bruit de la turbine et les pales en rotation. Ils contemplèrent, en décollant, une dernière fois le spectacle de Port-au-Prince dévasté par l'un des plus importants tremblements de terre que la région ait connu. En prenant de l'altitude pour rejoindre le porte-avions mouillé au large, le gros oiseau bruyant leur dévoila le pourtour de la capitale meurtrie, entourée de collines appelées mornes. Karl qui passait pour un officier lettré savait que morne en français veut dire : empreint de tristesse.

« Les Créoles en choisissant ce mot pour désigner une petite montagne avaient peut-être anticipé cette catastrophe », se dit-il. Port-au-Prince est entouré de tristes collines. « Pauvres gens, pauvre pays, toute la misère du monde est sous

nos pieds », lança-t-il à ses hommes. « Yes, sir », répliquèrent-ils d'une même voix.

Ils ne se l'avouèrent pas mais chacun des hommes de l'US Navy pensait être un privilégié avant cette mission. Ils se la coulaient douce par rapport à leurs collègues sur les théâtres d'opérations en Afghanistan ou en Irak mais le spectacle de tous ces morts, femmes, enfants, vieillards qui n'avaient eu que leur seule misère au poing pour se défendre les attristait au point de pleurer.

Des larmes traçaient un sillon sur les joues poussiéreuses de certains soldats. « Ça ne pleure pas un homme », disait le chanteur Ringo dans les années quatre-vingts. Pourtant des soldats ont pleuré à Port-au-Prince trente ans plus tard à cause d'un séisme qui aurait pu être baptisé « Amalric magnitude 7 », un méchant séisme qui a ordonné à son bataillon de secousses : « Tuez les tous, Dieu reconnaîtra les siens ».

Le 16/10/2010 juste après mon retour de Vanuatu après avoir pris connaissance dans l'avion du drame haïtien.

Miroir sur le passé

En ces temps là, les hommes n'étaient pas nombreux sur la Terre, quelques dizaines de millions. Disséminés sur la planète sans disposer des moyens de communication d'aujourd'hui, des civilisations, des peuples, des groupes d'humains avaient coexisté en s'ignorant complètement pendant des siècles. A maintes reprises les historiens ou les archéologues découvrirent des passerelles inexplicables, des preuves de contacts entre des peuples qui ne pouvaient pas se rencontrer.

Dans l'antiquité, la préhistoire de certaines civilisations, trois cents ans avant JC par exemple, comme à l'époque où se déroule ce récit, les hommes vivaient en harmonie avec la nature quand ils ne se faisaient pas la guerre. Ils étaient en symbiose avec le monde réel mais toujours en s'accommodant d'un autre monde, un monde mythique fascinant extra spatial, qui se situe hors de notre plan matériel. Cette mysticité leur permettait de s'adapter à l'inexplicable.

Sur une île du Pacifique Sud appelée aujourd'hui Nouvelle-Calédonie vivait une potière, un métier dédié aux femmes. Elle nichait, un peu à l'écart de sa tribu, comme un petit oiseau

solitaire pour exercer son art tout en restant en contact avec le monde des mythes et de la magie en toute tranquillité. La potière était une sorte d'interface avec ce fameux monde mythique évoqué au début de ce conte. Pour certains, c'était une sorcière, pour d'autres une prêtresse voire la fille d'un gnome. Le petit bout de femme, haute comme trois pommes, avait un corps noueux sur lequel semblaient pendre des muscles flasques et longs comme des lianes détendues. Sa poitrine de femme avait disparu pour laisser la place à un torse androgyne monté sur des jambes d'une maigreur extrême qui paraissaient néanmoins solides comme celles d'un danseur aborigène de l'île continent voisine, l'immense Australie. Elle était sèche et un peu voûtée mais d'une grande vivacité. Elle était toujours dénudée quelle que soit la saison, mis à part un petit cache sexe en fibre végétale mal ajusté à cause de sa minceur. Elle ressemblait à un petit singe malin mais crainte et respectée, personne ne se serait permis de s'en moquer. On disait qu'elle se nourrissait du vent mais sa dextérité pour façonner des poteries l'avait rendue indispensable aux gens du bord de mer de la région. On ne l'avait jamais vue malade et personne ne connaissait son âge.

En ces temps-là, les hommes pouvaient contempler à loisir les étoiles du ciel et admirer les constellations bien visibles en l'absence de pollution lumineuse. Le spectacle de la nuit remplaçait les images de nos écrans d'aujourd'hui. Thaamwa, la petite potière du Nord, était l'une de ces astronomes aux yeux nus. Elle observait le cosmos toutes les nuits, ce qui ne l'empêchait pas, le jour levé, de reprendre le modelage de l'argile, la décoration des pots qu'elle incisait ou trouait

minutieusement pour pouvoir les orner de coquillages qu'elle triait patiemment au bord de mer des journées entières. Parfois, elle les frappait au battoir inlassablement, une autre technique qu'elle maîtrisait aussi. Elle traçait aussi des sillons, des frises symétriques autour des poteries d'argile de marais qui s'amoncelaient autour de sa case en séchant.

La petite potière vivait seule mais elle avait un confident, un ami qui venait la voir en secret la nuit. C'était un petit garçon, un jeune enfant qui abandonnait la case des femmes dès que sa mère et ses frères étaient endormis pour rejoindre la vieille. Presque chaque nuit, malgré sa peur des fantômes, des guerriers qui festoyaient bruyamment en dansant autour du cuissot d'un ennemi tué au combat en train de griller, embroché sur une sagaie et où des nombreuses entités rôdant la nuit auraient pu l'attraper, il rejoignait la petite potière. Elle l'attendait, accroupie ou assise en tailleur, devant un petit feu de quelques palmes de cocotier qu'elle poussait vers le brasier au fur et à mesure qu'elles se consumaient. Cette simple flambée de feuilles sèches suffisait à la réchauffer. Son campement nocturne était installé sur la plage, à la limite du sable et des terres où couraient les herbes grasses appelées pourpier. L'endroit était sommairement aménagé de billes de bois non équarries, abandonnées par des sculpteurs ou des pêcheurs après confection d'une pirogue et de quelques pierres volcaniques placées autour de son feu qui dansait face à l'océan. Ce campement de fortune était à bonne distance de la frondaison des arbres qui auraient pu lui boucher la vue des constellations scintillantes au dessus de sa tête. La vieille attendait stoïquement l'arrivée du jeune garçon chaque nuit

pour lui raconter des histoires fantastiques, des légendes ou des contes qui l'ensorcelaient.

En arrivant, le jeune garçon, souvent essoufflé par sa course nocturne, s'asseyait sans rien dire. La vieille ne bronchait pas, feignant de ne pas le voir. Elle continuait à alimenter le feu tout en scrutant le ciel de ses petits yeux malicieux. L'enfant, patient, attendait silencieusement sachant qu'il était toujours récompensé par un récit fabuleux. La potière attaquait son soliloque en lui définissant un endroit, par exemple :

« Le rocher à gauche de la baie c'est le dos d'une baleine qui s'est échouée le jour d'un fort cyclone. Tous les hommes de la tribu s'étaient mobilisés pour la décoller du platier ce jour là. Ils avaient essayé de la déséchouer de ce haut fond, autant par pitié pour le mammifère que pour éviter qu'elle ne crève dans la crique poissonneuse en emboucanant l'endroit pendant des semaines, en attirant les requins mais ils ne furent pas récompensés de leurs efforts. Le cétacé, incapable de repartir, agonisa pendant trois jours, après le passage de la dépression cyclonique avant de mourir. Pour soulager ses souffrances, les enfants de la tribu se relayèrent jour et nuit pour verser de l'eau de mer sur son corps meurtri. Le dieu des baleines récompensa les enfants en rendant la peau de la masse énorme de chair si rigide, qu'elle devint caillou sans jamais pourrir. La dépouille de l'animal devint le rocher des enfants. Aujourd'hui encore, les enfants perchés sur le dos de la baleine font des pêches d'une friture abondante qui rend souvent service aux parents pour la préparation des repas. »

La vieille connaissait une histoire ou une légende pour chaque rocher, chaque anfractuosité, chaque montagne qui s'élevaient dans leur dos ou pour chaque îlot du lagon qui se détachait sur l'horizon devant leurs yeux. Elle aimait raconter la naissance des clans et l'origine des populations des différentes aires coutumières du pays. Pour l'enfant, la vieille était une encyclopédie vivante bien qu'il ignore le sens de ce mot.

Elle devait être originaire des îles. Elle parlait souvent des fils du Léopard, les premiers Maréens. Elle prétendait descendre de la lignée de Kazeniri, un cannibale redouté, qui avait eu cinq filles. Elle racontait à l'enfant beaucoup d'histoires qui remontaient parfois à l'arrivée des premiers hommes sur les archipels de Mélanésie. Comment savait-elle tout cela ?

« Ils venaient d'un immense continent que l'on appellera Chine plus tard », disait-elle péremptoirement. « Ce sont des grands secrets que je te confie », ajoutait-elle souvent en insistant sur le mot secret en fronçant les sourcils. Avec ses traits de sorcière sur son visage buriné et son regard noir pénétrant, elle n'avait pas besoin d'en dire plus. L'enfant garderait pour lui les confidences.

Comme le disciple était sérieux, la potière l'avait choisi pour lui léguer son savoir. Elle lui disait tout. Petit à petit, elle comblait les cases vides de son cerveau avec son savoir et ses récits. Elle montait graduellement vers des révélations de plus en plus fantastiques qu'elle distillait comme du miel dans les oreilles du jeune garçon.

Un jour, elle décida que l'enfant était mûr pour entendre le secret du miroir. Un secret qu'elle mit du temps à relater, car le jour où elle faillit le faire, un violent orage s'abattit sur la tribu qui obligea la vieille, pour la première fois, à autoriser l'enfant à pénétrer dans sa case. Lorsque la vieille eut allumé un feu, en un temps record par on ne sait quelle diablerie, la lueur des flammes éclaira progressivement l'intérieur de la case, jusque là sombre comme l'ancre du diable. L'enfant n'en crût pas ses yeux, au lieu d'être tapissé de nattes ou de feuilles tressées pour servir de matelas comme dans les cases qu'il connaissait, le sol était parsemé de petits tas de cailloux, de sable de corail ou d'agrégats provenant du sous-sol de la plaine à niaoulis qui jouxtait le périmètre de la tribu. L'enfant, croyant bien faire, proposa à la potière de nettoyer le lieu et de jeter les débris à l'extérieur. Lui, qui ne parlait jamais, aurait mieux fait de se taire. La vieille entra dans une fureur terrible en hurlant des incantations pour calmer les génies des potiers. Lorsqu'elle fut apaisée, elle rassura l'enfant recroquevillé sur lui-même et complètement tétanisé par la fureur de la potière. Elle lui expliqua que personne, avant lui, n'avait vu sa collection de « dégraissants », en utilisant un mot de la langue du Nord pour dire cela, afin de désigner les minéraux entreposés qui servaient à être ajoutés par un subtil dosage à l'argile élastique pour rendre ses poteries rigides et solides. L'enfant apprit ainsi qu'il y avait des recettes magiques pour faire les poteries. Elles résisteront au temps disait-elle.

« Dans trois mille ans, les hommes retrouveront mes décorations et les lignes gravées sur l'argile de mes jarres ». « Trois mille ans ! » répondit l'enfant qui comptait le temps qui s'écoule en cycles de lune. Combien de lunes pour faire trois mille ans ? Se dit-il, sans oser le demander à la vieille.

Un soir de pleine lune, dans un ciel vide de nuages, étincelant de mille feux grâce au million d'étoiles qui dansaient au-dessus de leur tête, la potière reprit le récit du miroir qu'elle avait commencé à évoquer le jour de l'orage :

« Je vais te parler du miroir mon petit bonhomme : la Terre est une grande planète mais les étoiles très éloignées que tu distingues là-haut sont parfois beaucoup plus grosses que notre astre. Il y a peut-être d'autres hommes là-haut mais je suis certaine qu'il y a d'autres hommes sur notre propre planète, d'autres civilisations qui vivent en même temps que nous, de l'autre côté du grand océan qui s'étale devant nous au-delà de la barrière du récif. Certains de ces peuples sont étranges, ils ont des couleurs de peau différente, plus claire que la nôtre. De l'endroit où nous sommes, nous pouvons admirer dans le ciel la croix du Sud, la fausse croix du Sud et beaucoup d'autres constellations ».

Elle nommait, en les montrant à l'enfant, des groupes d'étoiles avec ses noms à elle : Gecko, Léopard, Grande Tortue en allant toujours plus loin, jusqu'aux limites de la voûte céleste visible de l'endroit où ils étaient. Puis, elle nomma des constellations qui n'étaient plus perceptibles mais qui existaient, disait-elle, dans l'autre hémisphère.

« La Terre est une grosse boule », ajouta-t-elle encore. Après un temps d'arrêt pour laisser le garçon digérer les révélations, elle poursuivit :

« Je sais que c'est inconcevable, mais c'est vrai. Des êtres humains existent et tiennent debout de l'autre côté. Je le sais par un effet miroir qui me montre cela les soirs où j'ingurgite certains médicaments, des feuilles de plantes de la montagne qui chavirent mon esprit en me dévoilant l'invisible. J'ai vu

d'autres potières loin, loin. J'en ai vu une comme moi, une petite femme enveloppée dans un vêtement qui recouvrait entièrement son corps. Elle observait le ciel dans une oasis en plein erg, un désert aux confins du pays des pyramides, un lieu appelé Siwa où les maisons ressemblent à nos cases. Elles sont construites en argile avec des palmes, disposées en forme de cône, pour servir de toiture. La potière de l'autre côté du monde fait des poteries d'argile salée semblables aux miennes. Elle travaille pour un oracle célèbre. Ce lieu, Siwa, signifie en Tamazight l'oiseau de proie qui protège le dieu Amon ».

Thaamwa était transcendée, illuminée en racontant ses visions de cette contrée lointaine. Elle poursuivit :

« Un personnage important doit s'y rendre, un guerrier légendaire qui vient d'un pays d'îles et de dieux très puissants. Il veut consulter l'oracle d'Amon. On dit qu'une grande reine du pays des pyramides l'a fait avant lui ».

L'enfant était fasciné par cette confession.

Plusieurs mois de suite, la potière du Nord de la Grande Terre lui raconta ses souvenirs du pays qu'elle visionnait dans le miroir du ciel. Elle lui donnait toujours plus de détails, des précisions sur la cité des Berbères qu'elle voyait dans ses voyages. « L'oasis était un passage obligé pour les caravanes commerciales qui sillonnaient le désert parce que dans cette région où l'eau est précieuse et rare, il n'en manque jamais à Siwa ».

Elle lui fit aussi cette confidence sur le grand conquérant qui avait voulu consulter l'oracle qui n'était autre qu'Alexandre Le Grand :

«Lorsqu'il eut traversé le désert et fut arrivé au but, l'oracle Amon le salua de la part du dieu comme si Alexandre était son fils. Après cette visite, Alexandre Le Grand prétendit être le fils du dieu Zeus-Amon, et pour cette raison, il avait choisi d'être inhumé dans la cité des Berbères, appelée dans l'Antiquité Tja ».

Deux mille trois cents ans plus tard, Christophe, un archéologue calédonien méditait en admirant un tesson de poterie Lapita qu'il comparait avec une céramique à relief imprimé potelé qu'il venait de ramener de Koné. Il était perdu dans ses rêveries lorsque l'un de ses collègues l'interpella :

— Christophe, à quoi rêves-tu ? Tu es penché sur ce tesson depuis une demi-heure ?

— Je ne rêve pas. J'essaie de comprendre, de reconstituer le monde de cette époque, je pensais aussi à mes ancêtres kabyles. L'art de la poterie était bien présent au Maghreb. À la même période où l'on a décoré la poterie de ce tesson, des hommes travaillaient l'argile sur toute la terre. Imagine, c'est du délire que des potiers aient pu s'échanger des techniques. Je retrouverai des signes aztèques ou incas sur mes poteries Lapita mais les potiers de notre île devaient sûrement ignorer l'existence d'autres civilisations.

— C'est sûr, les communications n'étaient pas très développées, répondit l'assistant.

— Bien, revenons sur terre, range-moi précieusement ce tesson, je ressens de bonnes vibrations avec celui-ci.

Comme un miroir sur le passé.

Ce conte était destiné au concours 2012 des médiathèques et bibliothèques du Nord organisé conjointement par l'association Ecrire en Océanie mais je ne l'ai pas envoyé. J'avais gagné le concours 2011 et le but de l'association est découvrir des nouveaux talents.

Le travail rend libre

(Arbeit macht frei)

La colonne de rescapés s'étirait sur des kilomètres. Les hommes qui la constituaient étaient poussés comme du bétail par des militaires slaves presque aussi dépenaillés qu'eux. Un troupeau d'hommes, en loques couverts de pustules ou de cicatrices, que l'on conduisait vers nulle part. Ils semblaient hagards et marchaient au rythme de la force qui leur restait. La plupart des kapos avaient été exécutés par l'Armée rouge qui les avait rattrapés fuyant Monowitz dans cette marche de la mort ordonnée par les nazis en déroute.

Ils avaient déjà parcouru péniblement la moitié du trajet vers l'Allemagne lorsqu'ils furent contraints de faire demi-tour et de reprendre la direction de l'est vers l'URSS. Certains pensaient qu'on les conduisait vers Odessa, vers un port de la mer noire où ils pourront embarquer sur des bateaux pour rejoindre leur pays respectif en passant en Méditerranée par le détroit du Bosphore.

« Je ne tiendrai jamais jusqu'à là-bas », dit Guiseppe Levi à son camarade de galère qui le soutenait comme il pouvait car il était lui-même très affaibli. Décharnés, hirsutes, sales comme ils étaient, ils ressemblaient à des vieillards. Tous ces

marcheurs de l'apocalypse avaient la physionomie de petits vieux malgré leur jeunesse. Les vrais vieux étaient morts dans les camps d'extermination. Eux avaient survécu car ils avaient pu travailler pour la Buna Werke, une fabrique de caoutchouc mais les alliés bombardèrent régulièrement le camp de travail en détruisant les machines et les hommes qui les servaient. La mort pleuvait de toutes parts à cause des nazis et des bombardements alliés.

« J'espère qu'après avoir franchi les neuf cercles de l'enfer, nous irons au paradis, » dit Guiseppe à son compagnon qui ne répondait jamais pour économiser le peu de forces qui lui restaient.

La colonne des libérés errants marchait à deux vitesses. Sur la droite une moitié de la colonne, constituée des plus faibles, marchait très lentement tandis que sur la gauche de la route défoncée par les chars et les camions militaires l'autre partie de la colonne avançait plus rapidement avec les valides. De temps en temps, un camion infirmerie de l'Armée rouge s'arrêtait pour dispenser quelques soins ou pratiquer des amputations sur place sans anesthésie. Parfois c'était la Croix-Rouge russe associée au Croissant-Rouge qui leur venait en aide. Une satisfaction de les voir enfin dans les camps car la Croix-Rouge allemande, endoctrinée par les SS, n'avait rien fait pour eux. Le plus terrible était de constater que complètement déshumanisés, les déportés ou les prisonniers de guerre étaient indifférents à la souffrance des autres. Leur propre souffrance les accaparait trop pour compatir aux malheurs de leur prochain. Pour occuper son esprit, Guiseppe s'amusait à identifier la nationalité des hommes qui le doublaient par la colonne de gauche. Il parlait cinq langues et épatait toujours

tout le monde en indiquant le pays d'origine des autres compagnons d'infortune qu'ils croisaient. Il s'adonnait à son petit jeu de devinette en écoutant, intrigué, un prisonnier libéré en guenille mais encore robuste qui remontait vers eux en discutant avec son voisin. Il n'avait aucune idée de la provenance du dialecte parlé par l'homme.

— Excusez-moi, dit-il en italien à l'homme qui parlait lorsqu'il fut arrivé à sa hauteur.

— Oui, que veux-tu ami ?

— Ha, vous parlez français, répondit-il dans la langue de Molière.

— Je parle la langue de mon pays, la France. Ça fait du bien de ne plus être obligé de baragouiner en teuton.

— J'entends bien mais quelle est cette autre langue que vous utilisiez pour communiquer avec votre compagnon, je n'ai pas pu l'identifier pourtant je suis incollable d'habitude.

— Je parlais le breton avec un pays du Morbihan. Je lui demandais des renseignements sur un autre Breton, mon frère. Je l'ai perdu de vue depuis cinq ans. Il serait dans cette colonne. Nous avons été déportés ensemble en 40.

— Cinq ans !

— Oui et bientôt six compte-tenu du parcours que les Russes nous font prendre pour retourner chez nous.

— Vous me semblez bien vieux pour un soldat sur le front dès 1940.

— J'ai trente-six ans, je m'appelle Robert Le Gohlisse, les boches se sont cassé les dents sur le granit armoricain de ma carcasse ; il était temps que cela finisse. J'ai hâte de retrouver ma femme Gaby et mes enfants Odette et Robert. Ils ne vont plus me reconnaître.

Les yeux de jais du Breton se remplirent de larmes. Les deux hommes se turent. Les deux Bretons alignèrent leurs pas sur ceux des Italiens et ils continuèrent ensemble en silence leur marche vers l'est. Les paroles étaient inutiles pour raconter la suite.

Après deux kilomètres sans s'échanger un mot, Robert reprit la conversation :

- D'où venez-vous ?
- Monowitz
- Connais pas
- Ce camp est aussi connu sous le nom d'Auschwitz III, tu connais ?
- Là oui, ils ne vous ont donc pas tous exterminés.
- Non, mais lorsque l'on fera le bilan, tu vas comprendre le sens du mot génocide. Les femmes, les enfants, tous...

C'était au tour des yeux de Levi de se gorger de larmes. La conversation s'interrompt spontanément comme lors de l'évocation des enfants de Robert. Ils continuèrent, en silence, l'interminable marche. Robert décrocha le petit sac qui pendait à l'épaule de Guiseppe pour le mettre sur la sienne.

- Un peu plus tard Levi rompit le silence :
- J'ai laissé un frère là-bas, Primo Levi.
 - Il est mort ?
 - Non, mais trop faible pour marcher, ils l'ont laissé au camp. Je me demande ce qu'il est devenu. Avant d'être jeté sur les routes, poussé par les kapos, je suis allé le voir, il était mal en point alité et incapable de se lever. Il était rouge presque

mauve et asphyxié par sa langue gonflée. La scarlatine, c'est une saloperie chez un adulte.

— C'est douloureux de laisser un membre de sa famille. En déportation, ça aide de ne pas être seul. C'est pour cela que je cherche mon frère.

— Primo n'est pas mon frère. Tu sais chez les Juifs les Levi c'est comme Dupont en France. Je vais te faire sourire. Dans notre camp à Monowitz, nous étions toujours ensemble. Les autres détenus m'appelaient Secundo. Primo et Secundo, une plaisanterie qui amusait tout le monde. Une occasion de rire. On riait dans les camps de la mort, le rire est un besoin vital pour l'homme. On dit mort de rire mais mort de ne pas rire serait plus approprié.

Il me manque Primo. J'espère qu'il pourra poursuivre son œuvre. Il a tout noté dans son cahier. Les horreurs, la perte de dignité humaine que les Nazis ont fait subir aux Juifs. C'est beau comme il écrit Primo. De mémoire, je vais te raconter un passage de ce qu'il m'a fait lire. Il essayait d'étancher sa soif avec un glaçon cassé du rebord de la fenêtre quand un garde chiourme allemand lui arracha brutalement : « Warum ? » demanda Primo ce qui veut dire « pourquoi ». « Hier ist kein warum » répondit le cerbère, soit : « il n'y a pas de pourquoi ».

Il va tout raconter Primo Levi, les coups, les slogans débiles des Nazis qui resteront à jamais gravés dans nos mémoires comme « Arbeit macht frei » (Le travail rend libre).

Le travail rend libre. Cette phrase exprime toute la folie nazie et le désespoir des déportés.

Cette nouvelle a été écrite pour un concours organisé par la Croix-Rouge de Nouvelle-Calédonie en 2011. Le thème était le devoir de mémoire et Primo Levi. Le personnage breton rencontré sur la route par Guiseppe c'est mon grand-père. Il avait été jeté sur cette route et mettra un an pour revenir en France. JP

Après l'œil coulent les larmes

L'océan écumait, gonflait anormalement. Une masse énorme d'eau bouillonnait au dessus des fonds accidentés de l'Atlantique. Plis et bosses entravaient la route du voilier de plus en plus malmené. Le soleil avait disparu derrière d'épais nuages mouvants et menaçants. Le ciel était fâché et la mer lui renvoyait son image en grimaçant. En observant les vagues Kévin estima qu'il était dans un temps de grand frais soit au moins 7 sur l'échelle de Beaufort, tandis que le dernier bulletin était alarmant. Une dépression s'était formée soudainement à quelques milles de leur position. Malgré le grand nombre d'îles dans cette région des Grenadines, trouver rapidement une crique pour se mettre à l'abri allait être difficile. Ils étaient à mi-chemin entre Saint Vincent et Grenade. Ils avaient fait leur dernière escale à Moustique. L'île Canouan était déjà à trois jours de mer derrière eux. Kevin ne pouvait plus quitter la barre. L'impassibilité de sa coéquipière, Delphine, commençait à l'agacer sérieusement.

Kevin géographe spécialisé topographie était aussi un marin émérite. Il avait accepté de cartographier certaines îles inhabitées des Caraïbes pour le compte d'une société chinoise

qui souhaitait investir dans un hôtel de luxe. Il avait cédé à cette proposition folle à quelques semaines de la saison des cyclones parce que le client pressé avait payé le prix fort. Il regrettait, d'autant plus, que partir avec Delphine son amie poétesse comme assistante était aussi une décision déraisonnable, mais elle était tellement belle, tellement sensuelle qu'il n'avait pas pu résister à l'envie de l'embarquer. Il avait beau lui répéter qu'un coup de tabac était annoncé, elle continuait à se prélasser, à rêver, à écouter parler le vent tandis qu'il s'affairait pour affronter l'océan déchaîné.

Une vague, plus forte qu'une autre, s'écrasa sur le roof en giflant la poétesse endormie. Déséquilibrée, elle manqua de passer par-dessus bord. Elle daigna enfin enfile la ceinture de la ligne de survie avant d'emprunter le passavant pour rejoindre Kévin penaud.

Il décida de mettre le cap sur un point minuscule de sa carte, une île probablement inhabitée mais assez proche pour espérer l'atteindre avant que l'ouragan ne les broie comme un fétu de paille. Car il s'agissait bien d'un ouragan maintenant, le dernier bulletin qu'il découvrait annonçait « the big one », un phénomène monstrueux qui fonçait sur eux. Kevin s'attacha aussi. Le mât vacillait d'une manière impressionnante au rythme du tangage et du roulis, le petit voilier était ballotté dans tous les sens depuis sa décision de naviguer par tribord amure pour rejoindre l'île sans nom. Delphine, maintenant blottie à ses pieds comme une chatte, lui jeta un regard langoureux pour l'encourager. Il devina qu'elle était paralysée par la peur. Il ne devait compter que sur lui. Il lui caressa ses cheveux mouillés. Elle accrut l'étreinte de sa jambe droite qu'elle utilisait comme un pilier pour se maintenir sur le pont.

La proue du bateau enfourna dangereusement. Kevin blêmit. Il craignait de sancir, de partir en vrac mais le nez du voilier courageux émergea une fois encore. Il devait changer d'allure, donc de cap, en s'éloignant de sa route pour réduire encore la voilure. Affaler le petit foc pour hisser le minuscule foc de tempête plus adapté au vent d'au moins force 10, son anémomètre indiquait plus de 50 nœuds. Delphine se réfugia au fond de la cabine. Il préférait qu'il en soit ainsi, le spectacle de la mer en furie était grandiose mais effrayant. Une fois la manœuvre terminée, il reprit son cap en démarrant son moteur pour tenir plus facilement la direction du pauvre voilier qui n'avancait plus. Au loin, à la faveur d'un coup de foudre, il avait aperçu l'île minuscule indiquée par son GPS. La visibilité était nulle.

Il héla Delphine pour qu'elle vienne le rejoindre. Il lut la peur dans ses yeux qui constataient l'aggravation des conditions météorologiques. Elle reprit sa place aux pieds de Kevin. Ils tremblaient, ne sachant pas qui des deux faisait trembler l'autre. Il titilla nerveusement sa dent de mégalon suspendue autour de son cou, une amulette sur laquelle était gravée Nouméa, un souvenir de sa mère qui ne le quittait jamais.

Le voilier se brisa sur la barrière de corail qui fermait l'accès à l'anse que Kevin avait tenté de franchir, c'était une fausse passe. Quelques heures plus tard, ils se retrouvèrent échoués sur la plage, allongés comme des amants assoupis en se tenant par la main. Des débris du bateau étaient éparpillés autour

d'eux. Kevin leva les paupières le premier. Il constata que la tempête avait redoublé de puissance.

Il fit une roulade sur le côté pour se pencher sur le visage de Delphine. Un souffle parfumé fusait de ses lèvres tandis qu'elle ouvrait ses beaux yeux. Miraculeusement, ils n'avaient rien de cassé. Ils se mirent à genoux en s'entraînant, puis péniblement courbés pour lutter contre les rafales de vent, ils gagnèrent la lisière de la végétation luxuriante de l'île pour s'abriter. La nuit était tombée, ils se blottirent au pied d'un arbre du bord de mer pour reprendre des forces.

Malgré le déluge de pluie et de vent qui ne cessa de cogner, de briser, d'hurler, ils sommeillèrent quelques heures. L'aurore pointa son nez avec une pâleur inhabituelle. Le spectacle était navrant. Des déchets végétaux, de poissons et du corail mort jonchaient la plage. Aux alentours des cocotiers brisés agonisaient. La force du vent n'avait pas faibli. Kevin ne s'en étonna pas. Le souvenir qu'il avait des prévisions météorologiques d'avant le naufrage situait le phénomène à 600 km de leur position. L'ouragan allait encore se rapprocher et s'intensifier. L'eau était chaude, Kevin savait que le moteur du monstre était assuré d'être alimenté.

— Il faut se réfugier à l'intérieur des terres, hurla-t-il pour couvrir le bruit du vent

— Allons-y ! répondit-elle déterminée

Sans son matériel, le géographe n'était pas plus habile qu'un louveteau débutant mais son instinct le poussa à prendre la direction d'une vallée qui devait, selon lui, être un peu protégée des vents. Ils cheminèrent difficilement dans la

végétation hostile et mouvante à cause des fortes rafales. Delphine suivait Kevin en s'accrochant à sa ceinture. Ils étaient pieds nus, vêtus d'un simple tee-shirt et d'un short. Celui de Delphine, au ras des fesses, aurait été plus adapté pour un casting de top model qu'un trek en pleine nature. Au bout d'une heure, fourbus et blessés par les épineux qui les lacérèrent pendant leur marche à travers la brousse, ils arrivèrent dans la vallée pressentie par Kévin. La force des vents y était moindre, il avait vu juste. Il leur sembla apercevoir une cabane. Une lueur d'espoir s'alluma.

En se rapprochant de la petite plaine, la cabane entrevue devenait réalité. Un véritable jardin d'Eden s'étalait autour devant leurs yeux ébahis. Quoique malmenées par les vents, des planches de légumes, d'arbres fruitiers, de fleurs étaient disséminées harmonieusement sur toute la surface de cette vallée minuscule, un petit paradis caché et entretenu par la main d'un magicien à voir toutes les variétés réunies. Grenadines, manguiers, papayers, jacquiers côtoyaient bananiers, plants de canne à sucre, cristophines, champs de moutarde, salades, concombres et tomates écarlates. Delphine retrouva le sourire. Enfin de la poésie dans cette aventure ! Elle redevînt aussitôt la chatte en chaleur qu'elle était. Elle croqua quelques fruits, puis, tout en se rafraîchissant d'une papaye bien mûre, elle dégrafa son minuscule short qui glissa à ses pieds. Elle s'allongea cuisses ouvertes en demandant à Kevin un peu surpris de lui faire l'amour. Kévin commençait à se déshabiller, excité à l'idée de satisfaire le désir de sa dulcinée, lorsqu'une barre à mine, lancée comme un javelot, vînt se planter à quelques centimètres de la tête de Delphine. Les amateurs d'amour champêtre étaient tétanisés. Kévin

remonta lentement son short en lorgnant sur le gardien du lieu bien campé sur ses jambes à quelques mètres d'eux tandis que Delphine, choquée, demeurait dans sa position de poupée gonflable abandonnée.

« Sortez de mon carré de chou mizuna mademoiselle, mon potager n'est pas un baisodrome. Faites vite, je n'ai pas touché une femme depuis huit ans et votre position pourrait bien m'inspirer ». La voix était forte et virile, celle d'un colosse. Il s'agissait bien d'un géant, un homme de forte taille hirsute, un homme des cavernes sorti d'on ne sait où. Il ne semblait pas pouvoir quitter des yeux l'origine du monde de Gustave Courbet exhibée par Delphine. Il cessa de lorgner l'entrejambe de Delphine lorsqu'elle referma ses cuisses brusquement en prenant conscience du spectacle qu'elle offrait.

Kévin osa interpellier l'homme.

— Excusez nous, nous sommes des naufragés et ...

— Je sais, suivez-moi, dit l'homme sans laisser Kévin finir sa phrase

Ils suivirent l'homme fruste et inquiétant jusqu'à la cabane légèrement en hauteur par rapport au jardin. Ce n'est qu'une fois dedans qu'il les laissa expliquer succinctement leur situation. L'ermite, qui disait s'appeler Robin, ne fut pas très bavard sur son choix de vie en solitaire. Il indiqua qu'il avait eu un compagnon avec lui au début de son aventure, il y a quelques dizaines d'années. Il était décédé. Ils ne tirèrent rien d'autre sur sa vie privée. Par contre, l'homme fut plus disert pour parler du jardin. Son secret, son compost dopé avec un fumier de déchets organiques et de protéines qu'il tirait

d'animaux et de poissons morts. Il prétendait être l'Amadeus du compostage. Ayant perdu l'habitude de converser, il hachait ses propos comme s'il avait des trous de mémoire. Après une pause, il dit que le temps allait encore se gâter. « Je n'ai pas besoin de bulletin météo pour savoir ce qui se passe. D'ailleurs je n'ai ni radio, ni moyen de communication. De plus, nous sommes en dehors de toutes les routes maritimes. Alors nous allons devoir cohabiter un moment. Vous êtes ici chez moi, ne l'oubliez pas ». Il devint menaçant.

Le temps se dégradait de plus en plus et la cabane se disloquait. Ils luttèrent toute la journée pour la consolider. Delphine, recroquevillée dans un coin de l'unique pièce, laissa les hommes se battre contre les éléments. Pendant la nuit, encore plus terrible, le toit du cabanon se souleva à plusieurs reprises mais un ingénieux système de cordage que Kévin, en bon marin, avait fixé l'empêcha de s'envoler complètement. La force des vents atteignit son paroxysme pendant la nuit. Une nuit d'épouvante, la nature hurlait de douleur sous les coups de boutoir des vents tournoyants qui arrachaient du sol les arbres les moins solides pour les projeter sur ceux qui tenaient bon.

A l'aube les vents tombèrent, le jardinier poussa la porte de la mesure en ruine. La porte tomba avec le montant qui retenait les gonds. Le géant resta planté dans l'embrasure, abasourdi en constatant le spectacle du désastre de ses plantations dévastées. Il ne restait pratiquement rien de son potager et du verger. L'ouragan avait balayé le travail d'une vie en une nuit. Robin marcha jusqu'à ce qui restait de l'ouche. Il erra entre les arbres ébranchés et les planches de légumes

ravinées puis il s'agenouilla pour pleurer entre deux billons sur le sol détrempé.

Il revint vers les tourtereaux. Aucune trace d'un quelconque chagrin n'était visible sur son visage.

— Vous allez devoir m'aider à glaner ce qui peut l'être pour nous nourrir. Profitons de l'accalmie.

— L'accalmie ! C'est fini n'est-ce pas, je veux partir, je veux rentrer chez moi. Fais quelque chose Kévin.

La peur que Kevin avait pu lire dans les yeux de Delphine sur le bateau était de nouveau visible. Robin le consulta du regard.

— Oui, c'est ce que je pense aussi, nous sommes dans l'œil.

— C'est quoi l'œil, vous avez l'air de savoir tout vous deux, hurla Delphine

— L'œil du cyclone est une zone de calme plat. A la périphérie des vents monstrueux soufflent mais dans l'autre sens. Nous allons avoir droit à un autre tour de machine à laver redoutable qui va briser tout ce qui ne l'est pas. D'accord Robin ?

— C'est ça petit, tu es un vrai marin.

— Je ne peux pas attendre le retour des vents sans rien faire, je vais aller sur la plage essayer de récupérer du matériel de communication. J'avais du bon matos étanche à bord comme mon transpondeur, un dispositif de localisation ou ma radio VHF portable.

— C'est de la folie, tu n'en auras pas le temps, répondit Robin

— Je dois essayer, après le passage de l'œil il ne restera rien.

Kévin se mit en route.

Delphine et Robin le regardèrent s'éloigner de la fenêtre du cabanon. Delphine avait oublié le trouble de Robin hypnotisé par son papillon, nom qu'elle donnait à sa vulve, le jour de leur arrivée. Un souffle, une haleine chaude bestiale et haletante, qu'elle sentait dans son cou le lui rappela. Elle avait envie de crier puis se ravisa. La curiosité d'un coït avec un clone de la bête du Gévaudan prit le pas sur la peur. Delphine était presque une nymphomane. Elle ne broncha pas lorsque l'homme fit glisser son short. Elle resta accoudée sur le bord de la fenêtre. Le sexe du géant la pénétra sans ménagement. Elle accompagna les mouvements frénétiques du jardinier au comble de l'excitation. Au moment de sa propre jouissance, elle hurla Kevin. L'homme assouvi, en extase, resta un long moment sans bouger. Il lui murmura dans l'oreille, « tu es une vraie chienne » avant de se retirer. Delphine se retourna et lui dit simplement comme si rien ne s'était passé : « J'aime Kévin, va le chercher avant que la tempête ne revienne ». Robin partit sur le champ tandis qu'un vent encore faible mais tournoyant dans le sens inverse de la nuit revenait progressivement. Comme les hommes lui avaient expliqué, l'Ouragan était au dessus de leurs têtes. Ils étaient dans l'œil du cyclone. Le vent recommença à souffler de plus en plus fort, des rafales destructrices s'abattaient sur la plaine en arrachant les arbres encore debout. Delphine scrutait la lisière de la clairière anxieusement. Soudain, la haute silhouette de Robin apparut. Il semblait seul, l'angoisse monta d'un cran. Robin progressait péniblement pour remonter vers la cabane. Une fois à l'intérieur, il fixa Delphine dans les yeux avant de dire : « Je ne l'ai pas trouvé, le fou a sûrement essayé de rejoindre une partie de la coque intacte de votre voilier à quelques centaines de mètres de là mais la mer est démontée. Je pense qu'il a dû se

noyer ». Delphine se réfugia en larmes dans son alcôve, son coin dans la pièce. Le cyclone ravageur s'éloigna non sans avoir broyé tout ce qui ne l'était encore pendant douze heures interminables.

Un mois plus tard, Delphine et Robin avaient en partie reconstitué le potager. Personne n'était venu à leur secours. Isolée de toute civilisation Delphine cohabitait avec l'homme des bois pour survivre. Elle acceptait même qu'il lui fit l'amour.

Elle revenait du tas de fumier avec le fameux compost, le fertilisant « made in Robin » dans une brouette pleine lorsqu'elle fut intriguée par un objet qui lui semblait familier. Elle écarta la terre qui le camouflait et étouffa un cri.

Robin venait de lui crier : « Alors ça vient le compost ! ». Des larmes coulèrent sur ses joues noircies par la crasse. Elle prit la précieuse dent de Mégalon de Kévin avec son inscription Nouméa gravée. Elle l'embrassa fortement avant de la glisser dans une de ses poches.

« J'arrive », hurla-t-elle au géant.

Nouvelle écrite pour le concours de nouvelles organisé à l'occasion du festival du livre insulaire de l'île Ouessant en 2011.

Che si asciuga le castagne ora ?

Assis sur son banc du petit square de la rue Taragnat, Tony Vincenti rêvassait pour tuer le temps. Il appréciait ces rêveries entre veille et sommeil qui lui permettaient de s'abstraire de la réalité et de voyager dans son passé pour revoir la mamma.

Lorsqu'il avait quitté le giron familial, elle l'avait traumatisé en lui hurlant : « qui va sécher les châtaignes maintenant ? ». Une phrase qu'elle avait répétée jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière l'horizon, emporté dans la charrue bringuebalante d'un brave voisin paysan. Le cri de douleur et le chagrin de sa mère restaient gravés dans sa mémoire. Tony avait quitté sa région des Pouilles vers la fin des années cinquante pour faire fortune avec pour seul bagage l'insouciance de ses dix-huit ans et la volonté de sortir de la grande pauvreté qu'il avait connue depuis sa naissance. Il s'appelait Ennio en vérité, mais il avait décidé de changer de prénom vis-à-vis d'un oncle qu'on disait mafioso à New York. Tony sonnait italien des States, c'était mieux que spaghetti, rital ou macaroni. Les immigrants italiens avaient tous des sobriquets dans leurs pays d'accueil. Tony symbolisait pour lui l'italien respectable. Tony Vincenti avait décidé qu'il serait respecté et qu'il ne resterait pas dans son

village, du talon de la botte italienne, à surveiller le séchoir à châtaignes toute sa vie. Tant pis pour la mamma, il enverra des sous. Jusqu'à la mort de la vieille dame il tint sa promesse.

Aujourd'hui, il séchait, comme ses chères châtaignes, sur son banc de la Vallée des Colons mais il était fier de lui. Il était d'abord monté à Paris pour apprendre la maçonnerie chez un compatriote en attendant d'avoir des papiers en règle. Ensuite, ce fut le départ pour la grande aventure. Un des plus gros barrages jamais construit dans le Pacifique était en projet en Nouvelle-Calédonie, une île du bout du monde dont il n'avait jamais entendu parler. Il signa le contrat sans hésiter et débarqua quelques mois plus tard à Nouméa vers la fin de l'année 1955. Il faisait une chaleur humide et étouffante le jour de son arrivée. Un climat tropical d'été austral qu'il découvrait pour la première fois. Après le regroupement de cette nouvelle fournée d'ouvriers, il se retrouvera à l'embouchure de la Yaté, après un voyage chaotique dans la benne d'un camion, sur une route en terre qui cheminait dans un paysage de terre rouge qui le fascinera. Il y restera quatre années pour couler des tonnes de béton qui serviront à construire le mastodonte barrage pour retenir les trois cent quinze millions de m³ du lac. L'Italien, Tony le kanak, s'adaptera de suite à cette vie en brousse. Plutôt que d'habiter au campement des Italiens, il décida très vite de vivre à l'écart dans une case traditionnelle ronde au toit conique qui lui rappelait son Italie natale. Il était sûrement le seul Européen qui avait vécu dans une case pendant sa jeunesse.

Dans sa région, au nord de Bari, les paysans pauvres comme lui habitent des trulli. Toute son enfance il habitera un trullo, une case en pierre typique de la région et très semblable

aux cases mélanésiennes. Tony se sentit immédiatement proche des indigènes. De plus, l'odeur végétale de la case lui rappelait son metato, le séchoir près du bois de châtaignier avec le fumet incomparable des châtaignes qui sèchent sous l'effet de la chaleur et de la fumée. Ce fut pour lui sa manière de lutter contre la solitude et le manque d'amour que lui prodiguait sa mère. Elle l'avait marqué au fer rouge avec sa terrible supplication : « Che si asciuga le castagne ora ? ». Il l'entendait souvent surtout la nuit lorsque les alizés balayaient le Caillou en s'enroulant autour de son trullo recouvert de peaux de niaouli.

On l'avait mis d'office à la retraite. Jeté comme une vieille chaussette. Pépé, comme on l'appelait sur le chantier, avait fait son temps. Sa vie se partageait maintenant entre son petit studio de la rue Taragnat et son square. Devenu insignifiant, plus personne ne le voyait tandis que lui voyait tout le monde. Il observait les gens. Spectateur invisible, vieillard inoffensif qui n'existait déjà plus pour la plupart de ses concitoyens. Il pouvait observer le film de la vie des autres dans son cinéma permanent, le petit jardin d'enfants, en toute tranquillité.

Il connaissait bien son petit monde du square, les gosses turbulents, les mamans anxieuses qui avaient toujours peur de rater la sortie de l'école, les bavardes qui arrivaient joyeuses à l'idée de retrouver une copine ou les amoureux qui se voyaient en cachette et ceux qui affichaient crânement leur amour en étant persuadés que personne n'en avait connu de pareil. Il y avait aussi les autres, les marginaux, les petits dealers, une petite délinquance du petit territoire d'outre-mer en pleine évolution qui ressemblait de plus en plus à la grande délinquance des métropoles lointaines. Il savait tout de cette

population qui fréquentait le petit jardin d'enfants de l'école Candide Koch de la rue Taragnat. La rue Sylvain Gargon, perpendiculaire à la rue Taragnat et jouxtant le square et le parking de l'école primaire, lui-même délimité sur un côté par un égout à ciel ouvert nauséabond, qui se jetait dans la baie de Sainte-Marie, servait de frontière au territoire de prédilection de Tony et des enfants de l'école. Un petit terrain de jeux coincé entre une palissade, deux rues et un parking fermé par un fossé égout infranchissable, était comme celui d'un château-fort. Cette rue transversale rejoignait la rue Charleroi mais Tony n'allait plus là-bas depuis longtemps, c'était trop loin pour lui. De l'autre côté de cette frontière, il y avait les entrepôts de l'hypermarché Géant et l'arrière-cour d'une autre école, une école pour tout-petits, une maternelle au joli nom des Capucines. Tony Vincenti vivait depuis quarante ans dans ce quartier de la Vallée des Colons mais depuis son inactivité forcée, son univers s'était rétréci à la seule aire du parc où il tuait ses journées. Dans ce vieux quartier, il y avait moins de changement que dans d'autres. Le quartier Latin était méconnaissable lui avait-on dit. C'était rassurant pour lui. Il trouvait que Nouméa avait changé trop vite. La petite ville provinciale était devenue une vraie capitale avec sa surpopulation, ses embouteillages et tout ce qu'entraîne un développement trop rapide un peu anarchique. Mais autour de son square, pas beaucoup de changement mis à part l'installation de l'association Valentin Haüy pour les non-voyants dans un ancien commerce fermé pour cause Hypermarché. Les clients du centre pour aveugles, peu regardants, ne gênaient pas beaucoup les petits trafiquants et les jeunes tagueurs du quartier.

Tony vit arriver de loin la fluette silhouette androgyne encapuchonnée à la mode rappeur. La mode des ados mal dans leur peau qui affectionnent les vestes à capuche pour s'isoler, pour rester dans un monde secret à la lisière de l'enfance. Ce jeune ou cette jeune traversait, à grandes enjambées, le parking de l'école en fonçant droit devant, en direction du portillon d'accès au jardin d'enfants, tout en balançant ses bras qui rythmaient sa marche forcée. Le petit soldat semblait mû d'une irrésistible volonté d'atteindre un point précis. Pourquoi tant d'empressement en pleine après-midi avec cette lourde chaleur qui incitait plutôt à la nonchalance.

Il regardait avec intérêt la jeune silhouette qui approchait de son parc car il lui semblait la reconnaître. La suite confirma ses doutes, il avait vu juste. C'était bien elle, la petite fugueuse, la gamine rebelle qui flânait sans but en faisant l'école buissonnière. Il y a longtemps qu'il l'avait repérée. Rien n'échappait au vieux du parc comme l'appelaient les enfants. « On dirait qu'elle tient quelque chose de précieux dans sa main ? », pensa-t-il. Il la voyait distinctement maintenant. La gamine approchait du portillon avec une cannette de bière dans la main droite qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler. Le vieux Tony s'en étonna car il savait qu'elle traînait mais il ne l'avait jamais vu boire. « Pauvre gamine ! », marmonna-t-il. « Même pas quatorze ans, déscolarisée, abandonnée, livrée à elle-même. Quelle misère ! » La jeune gamine était toujours habillée de la même manière : des claquettes japonaises aux pieds, un short trois-quarts élimé cradingue et un tee-shirt jamais très net, trop ample pour le corps fluet qui laissait deviner des petits seins naissants, deux minuscules bosses

cachées sous les pans de la veste ouverte. Avec son parka en tissu la capuche rabattue jusqu'aux yeux, la gamine semblait irréaliste, sortie d'un film de Georges Lucas, une héroïne de la Guerre des Etoiles. « Que la force soit avec toi, petite », pensa Tony en souriant, car il avait vu sur un tee-shirt d'un gamin de l'école inscrit : « Que la boulette soit avec toi », une version locale de la célèbre réplique.

La gamine, avec sa bouche en cul-de-poule, semblait fâchée et très déterminée. Elle fonçait vers l'immonde toilette publique en plastique qui trônait au milieu du jardin d'enfants, une horreur, une grosse poubelle verte couverte de tags. Ce type de toilettes de chantier repoussantes parsème les lieux publics de Nouméa, au grand dam des touristes étonnés de voir ce manque d'hygiène bien français. La même entra précipitamment dans le cabinet, le « cacabinet » pourrait-on dire. Elle referma, en la claquant, la porte qui se rouvrit en rebondissant à cause de la brutalité avec laquelle elle l'avait ramenée sur elle. Le bras fluet de la gamine réapparut pour la refermer aussitôt avec la même « douceur ». « Bein mon vieux, elle doit avoir une sacrée envie pour courir aux toilettes ainsi », marmonna le vieux qui parlait tout seul. N'ayant rien d'autre à faire que de s'adonner à l'observation des allées et venues des visiteurs du square et comme il n'y avait que la fille perdue et lui à cette heure de classe, il guetta sa sortie du caisson toilette.

Plus de vingt minutes s'écoulèrent. Que pouvait-elle bien fabriquer là dedans ? Il se posait la question avec un peu d'inquiétude. Elle était peut-être malade. Il pensa aussi au suicide, un fléau chez les jeunes Mélanésiens. La modernité tuait. La ville avait déstructuré l'organisation tribale des anciens. L'urbanisation avait anéanti les valeurs traditionnelles

mélanésiennes. La pléthore de SDF en était la preuve flagrante. Tony Vincenti le savait bien pour avoir fréquenté les Mélanésiens dans sa jeunesse. En tribu, les jeunes étaient libres de dormir chez l'un ou l'autre, dans une autre case, celle d'une tante ou d'un tonton pour une nuit ou plus. L'hébergement d'une famille à l'autre ne posait pas de problème en brousse. Mais en ville, le jeune qui quittait le logement surpeuplé pour aller dormir chez le cousin ou la tante finissait par être mangé par la ville. Il disparaissait. Les « Mélas », comme disaient certaines personnes péjorativement, perdaient leurs gosses dans la cité. La fillette que Tony attendait était une gosse perdue dans la ville.

Il s'impatientait tout en contemplant le bel arbre au centre du parc dont les racines hors de terre forment un monticule, bien sûr ce n'était pas un châtaignier mais il le trouvait beau néanmoins. La bosse, résultante de l'amas de racines, donnait l'impression qu'il avait été planté au sommet d'une colline. La petite montagne faisait le bonheur des bambins qui l'escaladaient avant de se laisser rouler pour revenir au camp de base. Le bonheur des chérubins ravissait Tony. L'insouciance des petits contrastait avec la misère de certains jeunes du quartier, des ados qu'il avait parfois vu jouer aux alpinistes quelques années plus tôt.

La gamine rebelle sortit enfin, aussi bruyamment qu'elle avait fait son entrée, de l'immonde réduit. La porte, ouverte avec force, presque arrachée de ses gonds s'écrasa en claquant sur le montant en plastique comme le reste. La jeune fille émergea, toujours encapuchonnée, en moulinant des bras des gestes désordonnés qui voulaient dire « tu vas voir ta gueule ! ». Elle balançait ses bras en s'adressant à des interlocuteurs invisibles, des fantômes peut-être ? Elle

maugréait contre Dieu sait quel démon. Elle n'avait pas fait deux pas qu'elle se retourna brusquement pour retourner vers les toilettes ouvertes et récupérer sa boîte de bière posée sur le sol. Elle porta la cannette à sa bouche pour terminer le breuvage chaud et balança la boîte vide en la shootant comme un footballeur qui saisit une balle au rebond. Tout en s'essuyant la bouche avec le revers d'une de ses manches, elle jeta un regard méchant et provocateur vers le vieux Tony qui la regarda sans baisser les yeux avec la bouche en quart de lune les pointes en bas. « Elle picole et elle dégueulasse le parc », se dit-il. « Il n'y a vraiment plus de jeunesse ! ».

Brusquement, la fille agressive devint fragile, tremblante, apeurée comme une biche aux abois. Elle retombait en enfance, une enfance douloureuse dont elle émergeait à peine. Ses yeux s'emplirent de larmes et elle alla s'asseoir contre un muret dans un angle du square. Elle se recroquevilla en position fœtale tout en pleurnichant enveloppée dans son parka. Le vieux se demanda si c'était l'effet de l'alcool qui la mettait dans cet état ou autre chose. Il trancha pour l'alcool : « C'est bien fait pour elle, boire à son âge, quelle honte ! Je vais la dénoncer à une assistante sociale », se dit-il.

Il détourna son regard de la gamine pour émettre un bout de pain rassis à l'intention d'un moineau qui s'approchait en sautillant pour avoir sa ration quotidienne. En se relevant, Tony aperçut un groupe d'énergumènes en mouvement sur le parking. Un monastère entier de jeunes encapuchonnés se déplaçait. Le groupe compact comme un banc de poissons ou une volée de moineaux était mobile comme une seule entité dans un accord parfait.

L'escouade de moines rappeurs était en chasse. Sept ou huit garçons qui cherchaient quelqu'un. Peut-être une bagarre ? Un

voleur à châtier ? Qui était recherché par cette bande de jeunes ? Lorsqu'ils prirent la direction du jardin, Tony devina que la gamine devait être le gibier. Ils entrèrent en jouant aux durs sautant par-dessus le portillon sans l'ouvrir pour montrer leur souplesse. Le vieux, impassible, les observa malgré les œillades hostiles. Les petits cons n'impressionnaient pas le vieil italien qui en avait vu d'autres. Ils trouvèrent rapidement la gamine ramassée sur elle-même qui renâclait dans son coin.

— Allez lève-toi ! Somma fermement le chef de bande en tentant de la relever en tirant sur sa veste.

— Foutez-moi la paix, dégagez enc... de bran... !

La phrase hurlée, à s'en faire exploser les cordes vocales, attira l'attention de deux personnes sur le parking. Les jeunes se retournèrent comme un seul homme pour évaluer le nombre de personnes témoins de la scène. Voyant que les deux hommes du parking ne bougeaient pas, le caïd reprit son dialogue.

— Fais pas ta maligne petite put..., tu ne disais pas ça tout à l'heure.

— Fichez-lui la paix, cria le vieux de loin en restant assis sur son banc.

— Ta gueule vieux débris, occupe-toi de tes oignons, répondit un des lieutenants du chef des moines.

— Foutez le camp avant que j'appelle les flics, ajouta le vieux.

Le mot flic sembla calmer les jeunes de la bande qui se concertèrent des yeux pour la suite à donner à cette embrouille.

— Ça va, panique pas vieux, on s'tire les gars. Allez tata vieil cou...!

La menace des flics et le rapprochement vers le parc des deux hommes du parking avaient suffi à faire fuir les brutes qui prirent la direction de la rue Taragnat pour remonter vers le lycée Do-Kamo.

La gamine, toujours recroquevillée, pleurait à chaudes larmes. Une femme, arrivée entre temps, s'approcha pour la consoler. Elle reçut une volée d'insultes qui lui fit rebrousser chemin en maugréant. La petite traînée en herbe, consciente de faire le spectacle, se leva en traitant tout le monde d'enc..., une expression qu'elle semblait affectionner et qui était singulière dans la bouche d'une si jeune fille. Elle quitta le parc la capuche baissée sur ses yeux en enfournant ses mains au fond des poches de la parka. Les témoins restèrent médusés devant un spectacle aussi navrant.

Elle se dirigea vers l'immeuble désaffecté, un immeuble aux fenêtres murées en bordure des entrepôts de l'hypermarché Géant recouvert de graffitis, pour méditer et cacher sa honte. Dans cet immeuble, quelques heures plus tôt, la petite fugueuse avait enduré une tournante. Toute la bande lui était passée dessus en la maintenant plaquée debout contre un mur, une pratique courante dans le monde de la rue. Elle venait d'en faire le dur apprentissage.

Le vieux la regarda s'éloigner, petit pantin désarticulé qui faisait pitié malgré les insultes qu'elle venait de proférer. « Qu'elle arrête de boire ! », marmonna le vieux lorsqu'elle disparut de son champ de vision puis il se ravisa. Sans avoir deviné ce que la gamine venait de subir, il eut une soudaine envie de l'aider, un désir de charité chrétienne assez fréquent chez lui. Il ne pouvait pas courir après. Trop vieux, trop lent pour la gazelle mais il se promit de lui parler des châtaignes la

prochaine fois qu'il la verrait. Il avait souvent parlé avec succès des châtaignes avec des gens en détresse. Les châtaignes avaient marqué son enfance et une histoire de miracle n'était pas étrangère à cet attachement aux fruits du châtaignier. Les châtaignes pouvaient faire des miracles. Il le savait depuis longtemps, sa mère le disait à cause du premier miracle du padre Pio qu'il racontait comme il l'avait entendu :

Padre Pio obtint l'un de ses premiers miracles en 1908. Alors qu'il se trouvait au couvent de Montefusco, il eut l'idée de cueillir des châtaignes pour sa tante Daria, à Pietrelcina, qu'il aimait beaucoup. Il plaça les châtaignes dans un petit sac. Sa tante Daria reçut les châtaignes et les mangea, conservant en souvenir le petit sac. Longtemps après, un soir, tante Daria approcha d'un tiroir une lampe à huile, pour y chercher quelque chose, oubliant que son mari gardait dans ce tiroir des cartouches d'armes à feu. Une étincelle s'échappant de la lampe mit feu au tiroir et l'explosion atteint tante Daria au visage. Hurlant de douleur, tante Daria prit, dans la commode, le petit sac dans lequel abbé Pio lui avait envoyé les châtaignes et elle l'appliqua sur son visage. Immédiatement, la douleur cessa et son visage ne montra, par la suite, aucune trace de brûlure.

Persuadé des pouvoirs surnaturels des châtaignes, Tony Vincenti arrivait à consoler les gens et à leur insuffler de la force en leur disant : « Vous voyez ces mains », tout en ouvrant ses paumes calleuses. « Elles ont tellement manipulé de châtaignes qu'en les serrant bien fort vous en ressentirez les bienfaits ». Convaincus de sa bonne foi, la plupart du temps les gens serraient fortement les mains du vieux. Cette

transmission de chaleur humaine suffisait souvent à remonter le moral en berne des personnes tristes.

Tout en songeant à sa prochaine rencontre avec la jeune fille, Tony s'assoupit spontanément comme les vieux savent si bien le faire. L'histoire de la petite fugueuse l'avait épuisé. Il entendit une fois encore sa mère.

— che si asciuga le castagne ora ?

— Si mamma, arrivare, répondit-il

Cette nouvelle a obtenu le prix 2011 de l'Association des bibliothécaires de la Province Nord.

Vol de nuit

(Le monologue du pétrel)

J'ai toujours été dans mon élément entre ciel et mer, porté par un courant montant d'air chaud ou en rase-mottes au-dessus des vagues à la recherche d'un poisson imprudent flirtant avec la surface de l'eau. J'utilisais les vents déviés à la verticale par les crêtes des vagues pour m'élever passivement dans les airs et redescendre en glissant, sans qu'il fût nécessaire d'effectuer un battement d'aile. Les reflets de la lune et des étoiles suffisaient à m'éclairer.

Quand je pense qu'hier encore, après avoir repéré une proie, estimant la profondeur à ma portée, j'ai peut-être effectué ma dernière plongée, un piqué parfait dans le beau lagon calédonien. Le poisson était de bonne taille mais je l'ai happé pour le sortir de l'eau comme s'il s'agissait d'une sardine. Il avait gesticulé en vibrant frénétiquement dans mon bec, une sensation grisante. Comme je ne tenais pas à le perdre, j'avais serré pour l'occire pour de bon car j'étais bien décidé à l'inscrire sur mon menu. J'envoyai illico un message au chef d'escadrille pour respecter le règlement en formation aérienne : « Pétrel quatre à leader, je décroche. Je rentre à la

base ». (On communique par télépathie chez les oiseaux car avec mon poisson dans le bec le message aurait été inaudible).

Je me souviens dans les moindres détails de ces dernières heures. J'ai pris la direction de mon minuscule îlot qui se détachait sur l'horizon comme toutes les nuits de pleine lune. Il était bien visible loin des lumières polluantes de la ville, je ne pouvais pas le rater. Quoique ! Elles m'attiraient de plus en plus ces lumières du front de mer.

Certain d'être trop lourd pour redécoller avec mon poiscaille pesant le poids d'un âne mort, en découvrant l'encombrement de la plage, je trompetai : « Attention en-dessous ! » Tandis que le sol montait irrémédiablement, faisant fi de la casse éventuelle, les pattes en avant et en écartant mes doigts de pied palmés pour ralentir ma chute, je me posai tant bien que mal ! Néanmoins, je bousculai au passage un pétrel, une femelle. Elle me fit de l'esclandre en rameutant toute la colonie. Nonobstant ma culbute, je déposai mon poisson sur la plage pour aller lui clouer le bec.

— Tu devrais savoir que la plage c'est notre piste au lieu de couiner comme une truie. Je suis un chasseur moi !

— Prétentieux, tu pourrais le partager avec moi ton maquereau pour te faire pardonner, me répondit-elle.

— Si tu veux du poisson, tu prends le large pour chasser ma belle. On recrute dans ma volée de chasseurs.

— Pauvre puffin égoïste ! Garde-le ton hareng qui pue, dit-elle en s'éloignant.

Cet échange d'amabilités après mon atterrissage de la nuit dernière me revenait bizarrement, pourtant je ne regrettais rien

de ma réaction au cours de cette altercation avec ma sœur pétrel. Trois heures de vol de nuit pour se faire engueuler en arrivant et elle aurait voulu béqueter mon butin en plus !

Après cet atterrissage mouvementé, je dus batailler, avec ma prise au bec, avec ceux qui voulaient me chiper mon repas avant de trouver un coin tranquille pour boulotter ma pêche. Mes congénères occupaient le moindre espace. En période de reproduction les places étaient chères. Ça piaillait de partout, des criaileries du centre au pourtour de l'îlot pour défendre son petit carré de territoire dans un tintouin insupportable.

Il faut jouer des coudes sur les plages de nos îlots surpeuplés. De bonnes âmes ont planté des panneaux pour nous protéger soi-disant ! Des recommandations du genre : « Réserve marine », « Attention aux oiseaux », « Chiens et chats interdits », des inscriptions destinées à rappeler aux visiteurs que nous serions en voie d'extinction ! Croyez-moi, il y a une surpopulation d'oiseaux en voie de disparition sur mon îlot. Ce n'est pas la place qui manque sur d'autres îles, mais nous, les pétrels, nous sommes un peu stupides. C'est ici que l'on veut être. Sur cet îlot-là ! Le petit. Ce minuscule îlot perdu dans le lagon qu'on ne peut pas voir d'ici. Nous sommes tellement nombreux sur cet atoll que des campeurs excédés par nos cris nous massacrent parfois. Nos gémissements sont inhumains paraît-il ! Ce qui me console c'est qu'ils massacrent les cossards qui flemmardent dans le sable comme la grosse que j'ai écrabouillée.

J'étais chasseur moi ! Pétrel quatre de la compagnie C, comme corvéable à merci au dire des persifleurs mais je ne

partageais pas ce point de vue. Les corvées de poisson me permettaient de voler de nuit. J'adorais les vols de nuit au-dessus du lagon avec la voûte céleste tachetée d'astres lumineux au-dessus de ma tête. Je me sentais libre en planant porté par le doux zéphyr. L'altitude me procurait des sensations incomparables. J'étais heureux de pouvoir scruter l'horizon pour chercher la fin de l'immense océan ou en laissant traîner mon regard vers la Grande Terre pour admirer les étoiles que les hommes avaient réussi à accrocher. Elles m'intriguaient ces lumières de la ville. Je voulais découvrir le secret des lumières de la ville.

Après cette dernière nuit de chasse, j'avais dû creuser pour faire mon trou et pioncer avant le lever du jour. Comme toujours, mon nid avait été squatté. Un fléau chez les pétrels. La journée annonçait le retour des motos marines, des bateaux et du soleil brûlant. Tout ce qui pouvait emmerder un pétrel se déroulait la journée.

Après une horrible journée à supporter la curiosité des hommes qui s'enfonçaient dans nos nids creusés dans le sable, en hurlant parfois de frayeur lorsqu'un oiseau ébouriffé s'envolait en sortant comme un diable par l'autre trou. Ils ignoraient que nos terriers avaient deux accès comme les narines pour respirer. Heureusement que la nature nous avait inculqué cette technique mais ayons une petite pensée pour ceux qui étaient tombés sur les concurrents de Jusko Poto, la fameuse émission de télé-réalité. Il se disait qu'ils avaient commis un vrai génocide de puffins-fouquet du Pacifique à l'île des Pins. C'est notre vrai nom fouquet, mais les habitants

du Caillou nous appellent pétrel. Certains disent une pétrel. Une pétrel, pourquoi pas une pétasse !

Enfin, le jour déclina, ce fut l'aube d'une nouvelle nuit. Nous étions dans l'espace de temps curieusement appelé entre chien et loup. Drôle d'expression, j'en frémissais en attendant la nuit d'encre rassurante. Les chiens et les loups étaient des carnassiers, un oiseau salé aurait sûrement flatté le palais de ces gloutons.

Le voile de la nuit tomba enfin sur notre beau lagon. Les jacassements reprirent de plus belle, les cris des pucelles qui subissaient l'assaut de nos mâles vigoureux me cassèrent très vite les oreilles. Une cacophonie insupportable recommençait. J'aurais voulu dire à ma famille de pétrels, pour être drôle, « Vos gueules les mouettes ! » mais ils n'auraient pas compris la plaisanterie. Heureusement, je vis le chef d'escadrille qui tournoyait au-dessus de ma tête. C'était le signal du départ en chasse. J'étais chasseur moi !

J'ai couru, j'ai couru pour décoller mon gros cul. La même femelle que j'avais croisée au petit matin était encore sur mon chemin au crépuscule en nichant sur la piste. Je dus l'admonester une fois de plus pour la faire déguerpir de la plage. Je levai mon bec en battant des ailes dans le bon sens du terme. Je m'élevai dans le noble sens du terme en trouvant rapidement un courant d'air ascendant, un bon gradient de vent qui m'emporta avec lui. Ayant pris suffisamment de hauteur, je me décontractai, l'alizé m'avait pris en charge.

De joie, de bien être, je fis des loopings, des figures acrobatiques qui m'enivrèrent. De cercle en cercle, de proche en proche, je m'éloignai.

« Ô ciel ! », m'écriai-je affolé en m'apercevant que j'avais perdu l'escadrille. Faire du vol à vue les yeux fermés m'avait joué un vilain tour. J'étais bien loin de mon îlot mais très proche de la Grande Terre, des fameuses lumières, des étoiles qui piquetaient le littoral. Comme c'était beau ! Comme cela brillait. J'approchai encore. Mon chef d'escadrille n'étant plus là pour me donner des ordres, j'en profitai. C'était la fiesta ce soir. J'allais en ville. J'allais m'éclater.

« Pétrel quatre à leader, je ne vous reçois plus ». Les cons, ils devaient surveiller la surface de l'eau à l'affût d'un poisson ou d'un calmar en espérant être le héros du jour au retour, mais le héros ce sera moi. J'allais en ville !

Je vis plus clair en me rapprochant, Nouméa brillait de mille feux. Je ne résistai pas à la tentation, je fonçai en descendant en piqué. Sans tournoiement inutile, il n'y avait pas de requins sur terre, je n'avais pas de précautions à prendre, je voulais faire un carreau pour atterrir dans la lumière. Je voulais cueillir une étoile comme on happe un poisson. Si j'avais pu en capturer une pour la ramener sur l'îlot.

Patatras ! Badaboum ! Aie ! J'ai eu très mal ! Saloperie de lampadaire. Elle était belle mon étoile, un candélabre. Je m'étais éclaté pour de bon. Je n'avais pas fait un carreau, j'étais sur le carreau. J'avais une aile pendante, l'humérus cassé. Je me traînai sur un gazon qui empestait la merde de chien. J'avais

échoué sur la promenade Pierre Vernier. Groggy, je restai blotti contre le tronc d'un cocotier. Si un chien ne me bouffait pas pendant la nuit, j'avais des chances de finir au parc forestier.

Guillaume Apollinaire a écrit : *« Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile. »* À vos plumes amis poètes ! Adieu compagnons pétrels, puffins, frégates, sternes, tous mes potes les oiseaux de mer, pour moi les vols de nuit sont terminés. Je me suis laissé aveugler par les lumières de la ville. J'ai perdu ma liberté. Je vais sûrement perdre la vie.

Les heures s'écoulèrent lentement tandis qu'une douleur diffuse me harcelait mais l'engourdissement l'étouffa. Personne ne me repéra. Il faut dire que la nuit les promeneurs étaient peu nombreux mais il y en avait : des insomniaques, des vieux qui volontairement écourtaient leur nuit pour faire du rab sur Terre, vivre plus longtemps en dormant moins. Il faut profiter de la vie, la belle vie. La mienne était définitivement gâchée à cause de cette pelle que je venais de me ramasser. Une chute aux conséquences dramatiques.

J'eus la peur de ma vie quelques minutes après minuit à cause d'un vigile qui promenait son chien, un pitbull. Le molosse me flaira et m'aurait bien broyé dans sa mâchoire puissante si l'homme autoritaire n'avait pas tiré violemment sur la laisse en resserrant le collier étrangleur. En voyant l'assassin de chien, à moitié étouffé la langue pendante, j'avais failli m'étrangler de rire mais le soubresaut de mon ricanement réveilla la douleur. Je déchantai rapidement pendant que le

molosse, la tête à l'envers, tiré par l'homme aux rangers, me lorgnait méchamment en regrettant de ne pas m'avoir achevé.

Les étoiles s'éteignent une à une. Le bruissement du vent du large qui caresse les palmes des cocotiers et le clapotis des vagues me jouent le requiem pour oiseau de mer, un cantique funèbre pathétique. Je n'aurais jamais dû m'éloigner de mon îlot. La vie lasse de mon corps brisé me quitte, je n'ai plus de force. J'ai le bec entrouvert. Je suis déshydraté. C'est un signe qui ne trompe pas, je vais crever !

Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir⁸ ? J'ai la réponse : je suis mourant recroquevillé contre le tronc de mon palmier et personne ne me voit.

« C'est le combat du jour et de la nuit » Les derniers vers du grand poète, Victor Hugo, seront mes dernières paroles.

J'ai écrit cette nouvelle après avoir participé à un atelier d'écriture animé par Yves Borrini de passage à Nouméa pour rechercher des textes pour « Métiers de nuits », des sketches, pour adapter sur notre île sa pièce sur ce thème. Mon pétrel était hors sujet, il fallait mettre en scène un humain mais un autre de mes monologues a été remarqué et sera peut-être joué un jour. JP

⁸ Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir
Coppée (François), *Promenades et Intérieurs* (Lemerre).

C'est ça le destin commun !

En 2015, après moult débats sur le bien-fondé de consulter la population pour le transfert des compétences régaliennes, la quatrième mandature du Congrès depuis les Accords de Nouméa avait réussi à trouver une majorité pour fixer une date à cette première consultation soit le 24 septembre. C'est, sans grande conviction, qu'une majorité de circonstance des trois cinquièmes avait voté la résolution.

Dans le camp indépendantiste toujours divisé et le camp loyaliste complètement éclaté, l'approche des échéances avait favorisé les trahisons. Le choix de se ranger du côté des futurs décolonisés avait été fait par beaucoup de Calédoniens d'origine européenne avec de vraies convictions parfois comme les adhérents du nouveau parti, Calédoun Ensemble, créé en 2014 à Nésadiou. Les représentants de la France, en martelant depuis des dizaines d'années, « les accords, rien que les accords », avaient fini par convaincre les plus radicaux des pro-français. La mère patrie ne voulait plus de ses enfants des antipodes.

Les Indépendantistes avaient plutôt renforcé leur camp en ralliant à leur cause des ennemis d'hier. Chacun des deux camps était persuadé qu'un résultat surprise sortirait des urnes,

une majorité favorable à la pleine souveraineté pour les uns et le rejet total de l'indépendance pour les autres, soit la fameuse purge du problème évoquée quelques années plus tôt par un leader du RUMP local.

Sur le terrain, dans la brousse profonde et même dans l'agglomération de Nouméa, la population avait souvent une autre vision de ce destin commun décliné sous toutes les formes et expliqué par des donneurs de leçon de tout poil.

« Qu'est-ce que c'est que ce petit territoire peuplé de descendants de colons pour la plupart issus de la Pénitencière qui voudraient rester français ? La France ne vous aime plus pour peu qu'elle vous ait jamais aimé, les contribuables français en ont assez de payer pour vous ».

Voilà, décodés, les propos que les idéologues et grands commis de l'Etat venaient rabâcher ; des discours lénifiants devant un auditoire composé par les mêmes bâilleurs depuis des années, (bâilleurs avec accent circonflexe car les bailleurs de fonds, eux, se faisaient de plus en plus rares.

« C'est Pisani qui avait raison », disaient de vieux Calédoniens tandis que les jeunes se demandaient, en entendant cela, de quel gouverneur on parlait.

« Pisani, c'était avant ou après Feuillet ? »

La politique, le devenir, le destin du pays avait toujours fait polémique sur la Caillou.

Vendredi 28 août

Alphonse Méaro, casque vissé sur la tête et boudiné dans sa combinaison de travailleur canadien maculée de poussières blanchâtres, à cause de la veine d'amiante qu'on venait de décaper et qu'il avait eu le privilège d'évacuer aux abords du

site de Vaoboulo, était au volant de son camion de roulage minier, un Volvo FMX qui faisait la fierté de sa famille.

Il roulait dans la direction de sa tribu d'Oundjo en suivant deux autres poids lourds qui filaient dans la même direction. Les trois poids-lourds étaient fréquemment doublés par des pick-up des travailleurs de l'usine de nickel. Leurs antennes, au fanion rouge, étaient bien visibles en roulant à 20km/heure sur le site et pour slalomer entre les gros-culs sur la RT1 à 110 km/heure. Ils étaient stricts sur la sécurité des sites miniers ; des règles à l'anglo-saxonne transgressées dès le passage du portail avec un ouf de soulagement par les travailleurs philippinisés de Nouvelle-Calédonie. Le transport qu'il venait d'effectuer toute la semaine était un des derniers chantiers de terrassement qu'il avait réussi à obtenir avec son groupement d'intérêt économique. Alphonse était de mauvaise humeur. Du côté passager était assis Jean Méaro, son frère, qu'il venait de récupérer en bord de route. Une silhouette qui tranchait par rapport à lui car si la ressemblance était là, l'homme à côté de lui était mince et torse nu, affublé d'un bonnet de laine mal ajusté au-dessus d'une tignasse hirsute. Alphonse faisait partie d'un GIE et croquait des retombées industrielles tandis que Jean était resté « nature » en continuant la pêche aux crabes avec sa femme. Lui aussi était de méchante humeur, il desserra les dents le premier.

— Tes copains dans le nickel, ils avaient dit à nous qu'ils conserveraient assez de mangrove pour les crabes mais c'est mes cou... ces mecs là, y a plus peau de balle. Sidonie passe son temps à jouer au bingo à la tribu et le colporteur ne passe

même plus. On va bientôt être plus pauvres qu'avant. Heureusement que tu es là avec ton roulage.

— J'aiderai toujours les gens de mon clan grand frère mais j'ai encore des traites et mon contrat se termine le mois prochain.

— L'enc..., on va faire quoi ?

— T'inquiète, on va secouer le cocotier. Ils commencent à engranger des milliards les multinationales mais ils n'ont qu'un discours à la bouche. « Abaisser les coûts, réduire le personnel, faire face à la concurrence », y veulent nous niquer. T'as vu la couleur du lagon ? Il est où le bleu ? Et les requins qui ont encore bouffé un Blanc ! C'était un Blanc d'accord mais l'année dernière c'était un gosse de la tribu. J'ai lu ou entendu, sais plus, qu'ils avaient enfin trouvé la cause du phénomène d'augmentation des attaques : les grands requins suivent les minéraliers. Plus on exporte, plus on se fait bouffer. C'est le progrès. Vivement l'indépendance. Septembre, c'est bientôt mon frère. On va fêter ça. J'ai eu mon chèque avec la fin du chantier. Regarde sous ton siège.

— Rossignol de *Frônce*, on va pouvoir claquer un gros coup de fête avec tes boissons hygiéniques ! Elle est fin belle la vie chez nous en brousse.

— L'engin avec la soif que j'ai, suivre ces deux p... qui respectent les vitesses avec leurs camions, ça me fout les boules. Allez, je corne et je dépasse !

— Wakoun ! Tu l'as doublé mais il t'a fait un bras d'honneur, j'ai vu lui.

— Je sais qui c'est, *stanc*... de rouleur, on va lui péter un réglage plus tard. Il a insulté un ancien, je vais lui rappeler le respect qu'il doit aux vieux, il va ramasser. En attendant, filons chez nous, il faut mettre les topettes au congé.

Dimanche 30 Août

Au mess des sous-officiers du camp militaire Félix Broche, l'Amicale des Nordistes était réunie pour un bal musette, un traditionnel moules frites et Picon bière pour retrouver l'ambiance ch'timi.

Dany Blum, venait d'arriver avec son épouse qui trottait derrière lui. Il se dirigea directement vers Joël Chtiverniaux, le Président de l'Amicale, qui pointait avec anxiété les arrivants.

— Salut Biloute, t'as pas chingé un brin d'puis l'derrière fois. Komint qu'i va ?

— Ch'uis mou comme inne chique. T'sens pas obligé d'barguiné dans t'langue e'tein pays, ichi y vont s'foute not'e gueule, ya pas un bourgeois de Calais

— Heinnn !

— C'est bon, arrête, on va nous prendre pour des Belges, une fois

— T'as raison, mais qu'est ce qui se passe ? Ma femme m'a dit qu'il n'y a qu'une soixantaine d'inscrits ?

— Et encore, j'ai peur des désistements de dernière minute, c'est bien fini, les bals d'avant, il y a quinze ans, on refusait du monde. Tu te souviens des bals avec notre ancien Président, notre vieux briscard de la Légion étrangère.

— Je le sais bien. La semaine dernière, j'ai accompagné les Pétochard à Tontouta, ils sont repartis à Fourmies. Par sécurité qui m'ont dit. Avec les vieux cht'i qui mouru et les retraités fonctionnaires qui désertent le Territoire faute d'indexation ça fait du monde en moins chez nous.

— Je veux, le prix de l'immobilier a encore baissé de 20% paraît-il ?

— J’confirme, ma fille travaille à l’agence Danslacaution Toutestbon à Nouméa. Ils ont mis trois commerciaux dehors et ce n’est pas fini, suppose qu’en septembre le résultat soit : oui à l’Indépendance.

— T’inquiète, ils ne sont pas encore prêts. On en reparlera dans vingt ans. J’t’ai placé à la table de Robert Secretus, c’est un ancien des Renseignements Généraux si tu vois ce que j’veux dire. Ch’t’un rude maguet, ch’ti là!

— Tiens le voilà.

Les deux hommes regardèrent approcher Robert, un homme claudiquant.

— Robert, comme tu le vois ce n’est pas la foule, je n’ai même pas eu assez d’argent en caisse pour payer un disc-jockey, il faudra se contenter d’un enregistrement.

— Ça ne me dérange pas, tu sais bien que je peux plus danser avec ma patte folle, je préfère discuter et manger.

— Ça tombe bien, je t’ai placé à côté de Dany Blum, vous vous êtes déjà rencontrés je crois.

— Bonjour, allons nous asseoir, nos verres sont pleins, nos femmes sympathisent déjà et je viens d’entendre que vous souffrez d’une jambe, ne restons pas debout, dit Dany en attirant le couple vers leur table.

Les deux hommes se placèrent l’un en face de l’autre tandis que leurs épouses qui n’avaient jamais cessé de parler firent de même.

— À la santé des gens du Nord, lança Dany en levant son verre de Picon

— Ch’ti, répondit Robert en souriant.

— Avant que tu arrives, je parlais avec Joël du nombre décroissant des participants à nos bals et de l'avenir du Territoire qui fait fuir nos compatriotes. Tu en dis quoi de la situation ?

— Je ne pense pas que le vote pour la pleine souveraineté passera cette première fois mais on y va. C'est une volonté de la France de se séparer de ses confettis de colonies et n'oublions pas que c'est verrouillé par une loi cette affaire. Sans oublier les multinationales installées sur le Caillou qui n'attendent que notre départ pour faire la loi ici mais il y a un os majeur. Depuis quelque temps, il faut six mois pour obtenir un passeport français biométrique dernier cri. On sait dans les milieux autorisés, comme aurait dit Coluche, qu'au moins 50% de la population n'abandonnera jamais son statut de Français de première classe, pourrait-on dire. Conséquence, la Nouvelle-Calédonie-Kanaky risque de devenir un pays souverain avec 50% d'immigrés soit 150 000 Autochtones avec 150 000 Français qui vont vouloir continuer à faire la loi. Bon courage à notre futur ambassadeur, un merdier incommensurable en perspective sans compter les clandestins ?

— Quels clandestins ?

— Les deux dernières manifs des sans droit de vote ne t'ont pas échappé. À la piscine, ils s'inquiètent. On imagine encore dans l'hexagone, qu'ici, il y a quelques Blancs, dans un pays à majorité noire, sauf que ce n'est plus le cas depuis cent cinquante ans. De plus, on a sciemment laissé l'immigration aggraver ce déséquilibre, une erreur fondamentale à mon sens que l'on va payer tôt ou tard. La violence interethnique pourrait recommencer. Dans les années 80, l'armée française s'est interposée pour éviter un massacre. Le lendemain d'une

hypothétique indépendance, l'armée française restera l'arme aux pieds comme elle l'a fait pour les Nouvelles-Hébrides lorsque les révoltés de Santo se faisaient calmer par les Papous. Je ne suis pas certain que la France, en croyant décoloniser le peuple originel, ne donne pas le pouvoir aux Caldiens⁹, comme on dit aujourd'hui. Ça t'en bouche un coin, mais l'intérêt des Mélanésiens est peut-être de rester français.

Dimanche 30 août à la tribu d'Oundjo en fin d'après-midi

Dans la case, un faré pour les coups de fête, car Alphonse avait une piaule en dur avec tout le confort moderne comme il disait, les frères Méaro étaient fin pétés. Ils faisaient la fête depuis vendredi. Des jeunes de la famille les avaient rejoints tandis que les femmes sur des nattes jouaient aux cartes en surveillant les enfants et les marmites posées sur deux rails pour wagonnets d'une ancienne mine au-dessus d'un feu de bois crépitant.

Les deux vieux étaient « fin en forme » mais le week-end se terminait et l'affront n'avait pas été lavé. Alphonse demanda à la bande de jeunes d'aller chercher le jeune chauffeur, un voisin, famille avec les Méaro. Les jeunes s'exécutèrent avec enthousiasme, c'était « top ».

Deux voitures, de jeunes éméchés, démarrèrent en trombe en gueulant des Kanaky de guerre pour faire le rapt du cousin. Ils alpaguèrent facilement le jeune rouleur bien imbibé lui aussi. Ils déchargèrent le garçon en le roulant par terre à coups

⁹ Caldien mot inventé par un de nos élus pour désigner les calédoniens non kanak

de botte devant le faré puis attendirent la prise de parole d'Alphonse.

Avant le retour des jeunes, Jean avait eu l'idée d'aller chercher son fusil, qu'il avait glissé sous la table, histoire d'impressionner le prévenu de ce tribunal coutumier improvisé. Jean ne se séparait jamais de son calibre. C'était le chasseur et le pêcheur du clan, un homme précieux, silencieux mais efficace. Il aimait la nature, ses ancêtres et la vie saine de la brousse. Les mines, l'argent, la politique ce n'étaient pas son truc. C'était Alphonse l'homme d'affaire, le conseiller municipal et le chef du GIE.

Affalé sur la table, Alphonse se leva péniblement en grommelant avant de s'adresser au jeune apeuré et groggy par les coups de pied. Avec une élocution très approximative, Alphonse s'adressa à son jeune confrère rouleur.

— C'est quoi que tu as fait à moi sur la route vendredi. C'est quoi ! Ajouta-t-il en hurlant.

— Vieille cou...de put... de Méaro. J'ai presque versé dans le ravin, répondit le jeune en titubant.

— Parle bien à moi, c'est quoi ces mots fin mal polis, vieille cou... ! À moi ton oncle.

— Vieille cou..., répéta le jeune homme en vacillant à cause du bras d'honneur qu'il esquissa.

— Jean, la pétoire.

À la surprise générale, Alphonse s'empara de l'arme et tira, sans sommation, sur le jeune homme une balle en plein cœur. Le garçon s'écroula en tombant à genoux avec les yeux exorbités qui fixaient ceux de son oncle.

La détonation avait fait taire tous les bruits de la tribu. Les femmes s'étaient levées effarées. Alphonse serrait sur sa poitrine l'arme du crime, absent, hébété stupéfait par son propre geste. Sans qu'on les voie arriver deux voitures de gendarmes, alertés par le coup de feu qu'ils avaient entendu de la RT1, déboulèrent dans la cour des Méaro. Un gendarme se précipita sur l'homme à terre. Il expira dans ses bras. Le jeune fonctionnaire fit un signe de tête à son chef qu'il n'y avait plus rien à faire. Le chef de la brigade désarma calmement Alphonse. Trois gendarmes se placèrent en position de tireurs pour couvrir l'opération. Le chef de la patrouille demanda aux frères Méaro de les suivre sans résistance.

Alphonse sortit alors de son apathie. Il gueula : « Vous êtes en Kanaky, vous n'avez plus aucun droit ici, le mois prochain c'est l'Indépendance ! » Le réveil d'Alphonse excita les jeunes. Les gendarmes menottèrent, sans ménagement, les Méaro avant de les précipiter dans le fourgon en opérant un repli stratégique, arme au poing, sans quitter des yeux les hommes de la tribu qui avançaient menaçants vers eux.

Sidonie revenait des champs avec un minuscule régime de bananes vertes qu'elle avait péniblement déniché pour ajouter au riz, une fois découpées en rondelles. Droite et digne, elle regarda Jean, son époux, courbé et penaud assis dans le fourgon qui s'éloignait.

Dans le fourgon Alphonse insultait les gendarmes en s'agitant comme un damné. Deux gendarmes avaient beaucoup de mal à bloquer Alphonse qui était fort comme un bœuf.

À bout d'arguments, Alphonse tenta une dernière médiation :

« Pourquoi vous embarquez mon frère, c'est moi le tireur ». Un jeune militaire, excédé par les insultes proférées par Alphonse depuis l'interpellation, lui rétorqua :

« C'est ça le destin commun », ses collègues s'esclaffèrent. Le chef de brigade, assis à la place du chef de bord, se retourna en fusillant des yeux ses subalternes.

« Ricard, votre humour est déplacé, vous rendrez compte. Cette faute de service est impardonnable ».

Cette nouvelle a reçu le prix « scénario pour un destin commun » organisé par la bibliothèque Bernheim à Nouméa et l'association Convergence-Pays.

Table des matières

N° Page

Mes nuits avec le roi Mata	- 7 -
Mission Earthquake	- 51 -
Miroir sur le passé	- 55 -
Le travail rend libre	- 65 -
Après l'œil coulent les larmes	- 71 -
Che si asciuga le castagne ora ?	- 81 -
Vol de nuit	- 93 -
C'est ça le destin commun !	- 101 -

Je vous invite sur mon blog
(<http://www.joel-paul.com/>)

Si vous souhaitez me contacter par mail, voici mon adresse
paulj@lagoon.nc

Je remercie mon ami l'écrivain calédonien Jean-Marie Creugnet de m'héberger dans sa maison d'éditions Paterna Paternis. Je dédicace ce livre à ma famille en particulier à mon fils et à mon épouse qui se retrouvent acteurs malgré eux de ma première nouvelle en compagnie d'un papa et d'un mari pas très reluisant qui passe ses nuits à boire avec un fantôme.

Joël Paul

ISBN 979-10991093-01-9